

---

# ET SI ON SE RACONTAIT ?

UN DIALOGUE  
INTERGÉNÉRATIONNEL EN  
TEMPS DE PANDÉMIE



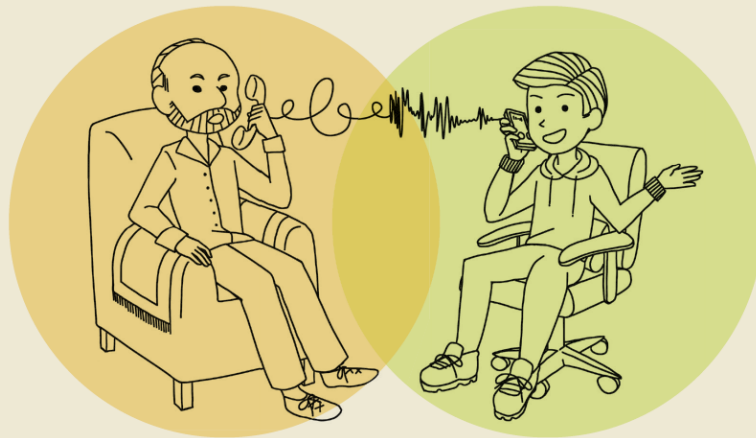
COLLECTIF DE JEUNES  
QUÉBÉCOIS EN COLLABORATION  
AVEC CONTACT ÂÎNÉS

---

---

# ET SI ON SE RACONTAIT ?

UN DIALOGUE  
INTERGÉNÉRATIONNEL EN  
TEMPS DE PANDÉMIE



COLLECTIF DE JEUNES  
QUÉBÉCOIS EN COLLABORATION  
AVEC CONTACT ÂÎNÉS

---

# **ET SI ON SE RACONTAIT?**

Un dialogue intergénérationnel en temps de pandémie - Collectif de jeunes québécois en collaboration avec Contact Aînés

**Collectif de jeunes québécois © 2021**

# CRÉDITS

## **Auteur(e)s**

Maxine Joly-Chevrier

Yasmine Amar

Caroline Skendo

Élodie Latreille

Leili Agharazi

Virginie Arsenault

Mathis Bourassa

Sheila Razavi

Lyna Bourezane

## **Instigation et gestion de projet**

Maxine Joly-Chevrier

## **Coordination des participants aînés**

Nathalie Guéchi

Contact aînés

## **Révision linguistique**

Céline Marquis

## **Édition, graphisme et mise en pages**

Zoé Primeau-Barey

## **Mise en pages de l'édition numérique**

Michael Lesko-Krleza

## **Illustrations**

*Couverture avant* Jessica Zhu

*Couverture arrière* Virginie Arsenault

## **Courriel**

etsionseracontait@gmail.com

## **Dépôt légal**

ISBN (Papier) 978-2-9819622-0-1

ISBN (EPUB) 978-2-9819622-1-8

Bibliothèque et Archives nationales du Québec - 2021

Bibliothèque et Archives du Canada - 2021

Montréal (Québec) Canada, Janvier 2021

## **REMERCIEMENTS**

Merci du fond du cœur à tous les jeunes et moins jeunes qui ont participé à ce projet. Un merci particulier à Nathalie Guéchi de Contact aînés qui a tout de suite cru en cette idée.

Nous sommes reconnaissants de l'appui financier du gouvernement du Canada, de TakingITGlobal et de Service Jeunesse Canada pour l'impression de ce recueil. Sans votre généreuse participation à tous, ce projet n'aurait jamais vu le jour.

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉAMBULE

CHAPITRE I – Maxine et Odette

CHAPITRE II – Yasmine et Marianne

CHAPITRE III – Caroline et Claudette

CHAPITRE IV – Élodie et Carole

CHAPITRE V – Leili et Nicole

CHAPITRE VI – Virginie et Nicole

CHAPITRE VII – Mathis et Fabien

CHAPITRE VIII – Sheila et Roselyne

CHAPITRE IX – Lyna et Hélène

MOT DE LA FIN

## PRÉAMBULE

Ce projet est né du chaos « covidien » qui s'est mis à sévir en mars 2020, par le biais d'un appel téléphonique de Maxine, représentante d'un groupe de jeunes de Montréal et ses environs, me témoignant de leur volonté de s'impliquer auprès de personnes âgées. Cet appel est un doux réconfort par rapport à la brutalité du monde qui nous entoure. C'est aussi, une reconnaissance de la jeunesse envers les âgés avec un profond désir d'être plus proche et de créer un dialogue intergénérationnel.

Cette initiative a permis de mesurer les écarts entre générations, de réaliser l'évolution sociétale, de parler du passé au présent tout en se projetant dans le futur ! Et à travers cette mosaïque intergénérationnelle, on y trouve des échanges inspirants, des récits captivants et des humains passionnants. Ce livre est une invitation au rapprochement entre générations pour bâtir des ponts afin que notre société soit plus inclusive et solidaire.

Merci à tous les participants d'avoir collaboré à cette aventure collective et à vous, les lecteurs, je vous souhaite du plaisir dans votre lecture.

**Nathalie Guéchi**

Directrice générale

Contact âgés

---

CHAPITRE I

# MAXINE ET ODETTE

**MAXINE**  
**18 ANS**  
**MONTREAL**

Adoptée par des parents québécois à l'âge d'un an, j'ai grandi à Montréal, ville hétéroclite pour sa culture. Passionnée par les arts, dont le théâtre et la musique, j'ai été très impliquée dans ces activités parascolaires à l'école primaire ainsi qu'au secondaire. Voyager est une passion qui m'anime depuis toute petite. Du camp de base de l'Everest à la Grande Muraille de Chine, je suis à la recherche de l'inconnu et de l'aventure. Maintenant âgée de 18 ans, j'entame ma deuxième année au Collège Jean-De-Brébeuf en Sciences de la nature. Avec la pandémie actuelle, soit la COVID-19, je voyage à travers les expériences enrichissantes de la vie d'Odette. Ce dialogue intergénérationnel m'a permis de m'ouvrir à un autre univers, qui est à la fois familier et lointain.

**ODETTE**  
**77 ANS**  
**QUÉBEC**

Odette est une femme charmante dont le vécu pourrait remplir une dizaine de vies ! Dès nos premiers appels, j'ai été séduite par son honnêteté, son humour et son parcours de vie impressionnant. À travers nos échanges téléphoniques, j'ai découvert un Québec rudimentaire en termes de ressources, teinté aux goûts de la religion catholique, et j'ai aussi découvert une jeune femme au désir ardent d'explorer le monde. Odette apprécie les petits plaisirs de la vie, comme celui de déguster une bonne crêpe bretonne à l'Île d'Orléans, de chanter au sein d'une chorale et de peindre dans ses temps libres. Elle vit dans le moment présent et c'est tout à son honneur.

## Enfance

Aînée d'une famille de six frères et sœurs, Odette est née à Natashquan dans les années 40. « Je suis née au Moyen Âge », dit-elle d'un ton rieur. Dépourvu du personnel médical nécessaire, le village devait se satisfaire de la présence occasionnelle d'une infirmière (une garde-malade). Ce manque de ressources obligeait les habitants « de faire avec les moyens du bord ». Lorsqu'elle était encore bébé, Odette a attrapé une pneumonie en plus d'une pleurésie. Au bord de la mort, un bienveillant citoyen lui a donné la seule pilule sur laquelle pouvait compter le village à titre de médicament. « C'était une pilule qu'il conservait pour son cheval en cas de maladie », explique-t-elle. Odette est heureusement aujourd'hui toujours en grande forme, à l'âge de 77 ans.

De mon côté, à mon arrivée au Québec alors que j'étais encore un bébé, j'ai eu, comme Odette, des problèmes de santé. Contrairement à elle, j'ai été soignée de façon plus traditionnelle, parce qu'à Montréal nous avons le personnel, la technologie et les médicaments nécessaires.

Odette se remémore les services postiers du village : « Puisqu'il n'y avait pas de grands magasins, on devait commander nos articles dans des catalogues. Je me rappelle qu'une de mes voisines avait commandé un set de vaisselle qu'elle attendait avec impatience. La poste venait normalement en bateau lorsqu'on commandait avant que les rigueurs de l'hiver figent le fleuve dans les glaces. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle a reçu le paquet lancé d'un avion ! Tout était en mille morceaux. »

Fille d'un père qui était absent l'année durant, car il accompagnait un groupe d'arpenteurs, Odette, étant l'aînée, a hérité de beaucoup de responsabilités dans la famille. Elle raconte que sa sœur cadette a dit « Odette » avant de dire « maman ». Elle se rappelle : « Pour passer le temps, avec mes frères et sœurs, on s'inventait des jeux. Mon plus beau souvenir d'enfance, c'est la musique. Peu importe ce qu'on faisait, on chantait. »

Pour ma part, lorsque j'étais au primaire, vers 2010, les iPod Touch d'Apple, les jeux en ligne comme Jeux.fr et Club Penguin ainsi que la Nintendo DS étaient au summum de leur popularité. Je me rappelle les après-midis et les journées passées à m'amuser, avec mes amis de l'époque, avec ces jeux précurseurs de la révolution technologique à venir.

## Éducation

« J'adorais l'école et les livres », se rappelle Odette. À son époque, m'explique-t-elle, les femmes avaient deux choix de carrière : enseignante ou infirmière. Elle, qui a toujours eu une curiosité insatiable envers le monde, a donc opté pour le métier d'enseignante au primaire.

Jusqu'à l'âge de 14 ans, elle a étudié à Natashquan. Souvent, il manquait d'élèves pour composer les classes d'un même niveau. Il était alors courant d'enseigner à une classe formée d'élèves d'années différentes. Odette raconte : « Les plus vieux aimaient aider les petits et leur montrer comment faire. Ils étaient fiers. »

Ensuite, la famille a déménagé à Baie-Comeau, où elle a poursuivi son éducation. À l'époque, les niveaux scolaires étaient divisés en années. Le primaire se terminait autour de la septième année. Puis, de la huitième à la dixième année, c'étaient les années secondaires. Odette s'est éloignée du nid familial pour aller étudier pendant un court séjour de six mois à Moncton afin d'apprendre l'anglais. « Là-bas, on parlait plutôt français ! », me dit-elle en riant. « Tu crosseras la street quand la light sera green », s'exclame-t-elle au téléphone en guise d'exemple d'une phrase typiquement chiac, c'est-à-dire d'un mélange de français et d'anglais.

Le séjour d'Odette à Moncton m'a rappelé un souvenir d'enfance. Mon père, francophone, s'est démené corps et âme à m'apprendre l'anglais. Jusqu'à mes 10 ans, il m'a parlé en anglais tandis que ma mère me parlait en français ;

ceci alors que mon environnement scolaire et social était très francophone. Pas toujours évident. Aujourd'hui, je suis extrêmement reconnaissante de son approche bilingue qui m'a ouvert les portes du monde !

Odette a poursuivi son parcours académique à Montréal. « À l'époque, il y avait trois brevets : A, B et C. J'ai commencé par le C et j'ai terminé le B en cours du soir à Sept-Îles et à Baie-Comeau. C'étaient des cours de culture générale et de techniques d'enseignement. Il y avait un livre du maître pour chaque niveau que l'on devait enseigner. », relate-t-elle.

À l'âge de 18 ans, Odette s'est retrouvée devant sa première classe de 39 élèves âgées de cinq et six ans. Elle se rappelle la diversité des profils étudiants : « Certains venaient de bonnes familles et avaient beaucoup de ressources tandis que d'autres venaient à l'école avec rien. » C'était plus difficile d'avoir du matériel pédagogique à ce moment-là que ça l'est aujourd'hui.

Le métier d'enseignante a permis à Odette de voyager à travers le Québec et à travers les cultures. Au fil de sa carrière, elle a enseigné notamment dans une école musulmane, une réserve autochtone et dans des écoles catholiques. Je trouve incroyable la richesse du métier d'enseignante, qui va au-delà des cultures, qui est universel.

Odette se remémore que les religieuses étaient omniprésentes dans les écoles québécoises : « Elles étaient partout et faisaient la discipline. Le curé venait à l'occasion faire sa tournée auprès des classes. » Cette remarque me fait penser à mon école secondaire, où j'ai fréquenté un pensionnat sans y résider. Malgré l'absence des religieuses en tant qu'enseignantes, elles étaient encore impliquées au niveau administratif lorsque j'y ai étudié, de 2014 à 2019. Je me rappelle qu'elles ont permis de financer notre laboratoire informatique !

La dernière école où Odette a enseigné était de religion musulmane. Elle m'explique qu'il n'y avait pas de barrière entre elle et ses élèves, mais plutôt entre elle et ses collègues masculins et avec les parents de ses élèves : « Les

parents ne pouvaient pas communiquer directement avec moi. Ils devaient passer par l'intermédiaire du directeur qui me transmettait alors leur message. » Cette dynamique m'a surprise. De mon côté, j'ai toujours grandi dans un univers où les professeurs communiquaient directement par email avec les parents.

Quant à moi, j'étudie au Collège Jean-de-Brébeuf, au niveau collégial, dans le programme Sciences de la nature. J'envisage une carrière dans un domaine qui me permettra d'être engagée socialement et d'être stimulée intellectuellement. J'admire beaucoup le parcours professionnel d'Odette qui lui a donné la possibilité de voyager à travers diverses cultures. J'espère pouvoir trouver un métier qui me permettra de voyager à l'international !

## **Comparaison entre générations**

Ce que j'admire d'Odette, c'est sa sagesse. « Je ne vis pas dans le passé ni dans mes souvenirs. Le fameux *bon vieux temps* n'est pas à magnifier. Certes, il y avait de bons moments dans ce temps-là, tout comme il y en a de très bons dans le présent et il y en aura d'autres à vivre dans le futur. » dit-elle calmement. Je trouve intéressante cette réflexion, car cela montre sa lucidité face à la vie. « Je trouve triste que certaines personnes de mon âge soient complètement insensibilisées face à la réalité. Elles vivent dans leurs souvenirs et dans leur passé. Elles ont diabolisé toutes les nouvelles technologies. », dit-elle pensivement. Je peux confirmer, pour ma part, la validité du témoignage d'Odette. En effet, il me semble que c'est chose courante que d'entendre des adultes dire : « Ah les jeunes d'aujourd'hui ! Dans mon temps, nous étions plus travaillants. Nous ne passions pas notre temps à vacher sur le sofa. Non, ce n'est plus ce que c'était avant ! » Selon moi, ces phrases typiques sont à éviter puisqu'elles nourrissent les préjugés et des stéréotypes entre nos générations. Au lieu de célébrer le beau et le bon de chaque époque, il y a comparaison et ainsi, préférence et prise de position ; ce qui détruit automatiquement tout ce que l'autre génération a de positif.

Un des bons coups de l'époque d'Odette, c'est le savoir-faire requis pour construire les meubles et les électroménagers durables. De nos jours, avec l'obsolescence, les appareils brisent en général beaucoup plus rapidement. « Si je cherchais un marteau aujourd'hui, j'irais l'acheter au marché aux puces », me confie-t-elle. Cette phrase d'Odette me fait penser à ce que mon père me disait par rapport aux réfrigérateurs qui pouvaient durer trente ans comparativement à ceux d'aujourd'hui qui rendent l'âme après 10 ou 15 ans.

Odette me raconte une anecdote qui me fait sourire : « Le café ! Aujourd'hui, c'est difficile de trouver une vraie cafetière parce que la plupart du monde achète des machines Nespresso qui font tout le travail pour eux. Si bien que ces gens ne savent plus comment faire leur café par eux-mêmes ! » Dans cette simple remarque, je relève une différence entre nos deux générations. Certes, il est vrai qu'en 2020, la société recherche efficacité et optimisation du temps. Chaque minute est comptée. Chaque action posée est quasiment calculée. On peut conclure que le mode de vie accéléré, parfois effréné, en 2020 tend à nous faire oublier l'essentiel. Je n'ajouterai rien quant à la bonne façon de préparer un café. :)

Odette continue sur son exemple de café. Elle me fait remarquer qu'à son époque, ça n'existait pas un café avec « crème fouettée et pumpkin spice latté » ! Cette allusion me fait réfléchir aux besoins incessants de grandeur et de grandiose de la société de surconsommation dans laquelle je suis née. « Pour moi, la citrouille ne se mélange pas avec le café noir ! Ce sont deux bons aliments, mais pas mélangés ensemble ! » s'exclame-t-elle d'un ton assuré et franc. Ce que je retiens de notre entretien cette journée-là, c'est de ne pas perdre de vue la simplicité, la nature des éléments. « Trop, c'est comme pas assez ! » dirait l'expression québécoise.

## **Premiers emplois**

Odette a fait son entrée dans le « monde des grands » à l'âge de 14 ans,

lorsqu'elle a commencé à travailler au magasin général de Natashquan. Parmi ses tâches quotidiennes, figurent le tri des fruits et légumes, l'encaissement des achats ainsi que le remplissage des étagères. Odette me raconte que les fruits et légumes n'étaient pas des plus mûrs lors de leur réception au magasin, pour qu'ils ne périssent pas avant leur arrivée au village.

Un des plus beaux souvenirs d'Odette à son travail, c'est d'avoir pu croquer et savourer le tendre goût d'une banane bien mûre : « Je n'avais jamais goûté à une banane avant mes 14 ans », me confie-t-elle en riant.

En ce qui me concerne, j'ai eu mon premier emploi à 14 ans. J'étais aide-cuisinière dans un bistro à la campagne. Je m'occupais de préparer les dîners pour les clients tout en gérant la cuisine à l'arrière du restaurant. Comme Odette, ce premier emploi m'a fait entrer dans la cour des grands. Cet emploi m'a permis, entre autres, d'apprendre à réellement cuisiner puisque je n'avais même jamais fait bouillir de l'eau avant !

Odette côtoyait également les Montagnais au magasin général. Ceux-ci venaient de leur réserve se procurer des biens. Ma locutrice me confie que les Montagnais et les « Blancs » n'étaient pas très proches. Au contraire, il n'y avait pas, de part et d'autre, d'intérêt à vouloir davantage se connaître pour développer des liens. Il y avait une curiosité prudente.

Pour ma part, je n'ai jamais interagi avec la clientèle du bistro puisque je veillais aux chaudrons et aux repas. Je travaillais la majeure partie du temps seule. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle j'ai décidé de devenir monitrice de ski l'année suivante.

Après le magasin général, Odette a travaillé dans un camp de jour pour enfants à Baie-Comeau et à Sept-Îles. Elle a bien aimé cet emploi : « On amusait les jeunes et on inventait des jeux », m'explique-t-elle. Ce plaisir d'être en compagnie des enfants est le même que j'avais lorsque j'étais monitrice de ski pour les enfants de trois à cinq ans, pour Ski Bromont, dans les Cantons-de-

l'Est. Cet emploi que j'ai occupé de l'âge de 15 à 17 ans a marqué mon adolescence. Tout comme Odette, j'inventais des comptines et des aventures pour amuser mes élèves. De plus, je me suis liée d'amitié avec certains moniteurs de ski. Je me souviendrai toujours de nos sorties de ski en soirée après une longue journée de travail.

## **Proches aidants**

Odette a une âme extrêmement généreuse. Pendant 10 ans, elle a pris soin, à titre d'aidante naturelle, d'une amie sévèrement atteinte du cancer. Odette a alors été témoin du manque de soutien émotionnel et financier de la part du gouvernement envers les proches aidants, et ceci, bien avant la COVID-19. En faisant mes recherches sur le site Internet du Regroupement des aidants naturels du Québec (RANQ), voici quelques statistiques choquantes qui m'ont fait réaliser à quel point notre système de santé actuel repose sur la grandeur d'âme des bénévoles :

- Sans proche aidant, le gouvernement devrait déboursier de 4 à 10 milliards de dollars et embaucher 1,2 million de professionnels à temps complet.
- En raison du stress généré sur le corps, la durée de vie du proche aidant serait réduite de quatre à huit ans.

Avec la COVID-19 et la tragédie ayant eu lieu dans les CHSLD (centres d'hébergement et de soins de longue durée), plus que jamais, nous pouvons constater à quel point les proches aidants sont essentiels dans le réseau de la santé au Québec.

Odette me dit qu'il n'est pas rare qu'un proche aidant meure avant la personne aidée au quotidien. C'est d'ailleurs l'épuisement qui l'a poussée à confier son amie à une résidence avec services et soins. Odette me dit : « À la fin, j'étais tellement épuisée que j'en perdais conscience. » Pour rester proche d'elle et

continuer à en prendre soin tous les jours, Odette a choisi d'habiter elle-même une résidence pour personnes autonomes, qui était située à proximité de celle de son amie.

Être proche aidant peut aussi, à la longue, coûter très cher. À titre d'exemple, Odette mentionne que pour une seule journée, les frais de stationnement ont déjà monté jusqu'à 38 \$. Ces coûts s'additionnent de semaine en semaine. On imagine facilement le prix à payer lorsqu'il faut aller reconduire notre ami ou parent à l'hôpital tous les jours, ou encore, comme dans le cas d'Odette, son amie à des traitements de chimiothérapie quotidiens.

En tant que jeune, je ne peux m'imaginer l'ampleur du rôle d'un aidant naturel. J'ai toutefois pu voir, pendant la majeure partie de mon enfance, mon grand-père prendre soin de ma grand-mère. Il l'a fait pendant des dizaines d'années, soit jusqu'à sa mort. J'ai énormément d'admiration et de respect pour ces individus qui sacrifient leur vie pour les gens qu'ils aiment. Je remercie Odette d'avoir amorcé ce sujet délicat. Bien que je me sente actuellement impuissante, notre conversation m'a permis de réfléchir davantage à cette réalité. J'espère fortement que ces bénévoles auront plus de soutien dans un avenir rapproché.

## **Vie en résidence**

Au fil de notre discussion, Odette me parle de son court passage de trois ans dans une résidence privée pour aînés. La vie en résidence n'était pas faite pour Odette. Les activités répétitives offertes ne la divertissaient point.

« Dépêchez-vous madame, vous serez en retard pour l'autobus qui part à neuf heures ! » Odette se rappelle ces sorties hors de la résidence. L'autobus déposait tous les aînés au centre d'achat. Des passants pressés criaient après certains aînés parce qu'ils ne marchaient pas assez vite. Certains aînés n'avaient pas un sou dans leur poche. Il ne fallait donc pas se surprendre de voir plusieurs aînés

assis à regarder le temps qui passe en attendant le retour de l'autobus !

Il n'est pas rare non plus, lorsque je vais au centre d'achat, de voir des aînés qui marchent seuls et qui ont de la difficulté à se déplacer. Je pense que ma génération n'est pas souvent mise en contact avec les personnes âgées, à moins d'avoir des grands-parents encore vivants. Ce manque de contact peut donc nous rendre moins empathiques face à leur condition.

Odette m'explique qu'elle aurait préféré qu'on l'amène dans un jardin où elle aurait pu humer les fleurs et profiter de l'extérieur.

Je comprends sa déception, car j'ai fait face à des refus lorsque j'ai voulu organiser des activités bénévoles à distance pendant le confinement printanier de 2020, dû à la COVID-19. Je souhaitais que des aînés et des jeunes de mon âge puissent s'appeler de manière hebdomadaire afin de réduire l'isolement social engendré par la pandémie. Malheureusement, les responsables de la vie communautaire des résidences ont tous décliné l'offre sans même consulter leurs aînés. Apparemment, cette idée était trop compliquée...

Tout comme je l'ai mentionné à Odette, je trouve cela bien triste que les jeunes soient mis à l'écart des aînés. Odette m'a confié que dans sa résidence, il n'y avait pas de jeunes bénévoles. Comment ma génération pourra-t-elle bien s'occuper des aînés dans le futur si nous ne pouvons même pas interagir avec ces derniers, aujourd'hui et maintenant ? D'ailleurs, ce ne sont pas tous les jeunes qui ont encore leurs grands-parents dans leur entourage. Ainsi, le fait de favoriser le contact intergénérationnel – d'ailleurs le but de cette publication-ci – permet de développer une ouverture d'esprit entre les générations.

En plus de dépenser une somme considérable par mois pour vivre en résidence, la nourriture n'était vraiment pas adaptée à ma locutrice, intolérante au gluten. Elle se rappelle encore le repas de Noël où elle s'est fait servir, en raison de ses contraintes alimentaires, une tranche de dinde froide avec une purée de pommes de terre peu ragoutante. De constater le manque de festivités et le peu

d'attention à l'égard des aînés, en cette journée si importante, l'a profondément attristée et déçue du milieu de vie en résidence. Je suis bien d'accord avec elle : personne ne devrait se sentir oublié à Noël. Dans ma famille, nous nous retrouvons chaque année à près de trente personnes chez mon oncle, où nous dégustons un copieux festin.

Malgré tout, Odette se souvient d'un beau moment à la résidence, soit l'attente dans la salle à manger du retour de l'école de deux petits gamins. Elle se rappelle, encore aujourd'hui, à quel point ce moment magique comblait de bonheur les résidents et elle-même. Chaque jour, ces deux petits garçons revenaient de l'école avec leur sac à dos et leur boîte à lunch, et saluaient de la main les résidents.

Finalement, après trois ans en résidence, Odette a opté pour une vie autonome avec son copain dans un appartement spacieux. Elle est beaucoup plus heureuse ainsi et elle s'évite les frais exorbitants de son ancienne résidence.

## **Relations sociales**

Odette me confie qu'en tant que jeune adolescente vivant à Natashquan, elle n'était pas du genre à fréquenter les bars. « Responsable et rêveuse », se décrit-elle. La lecture a non seulement permis à Odette de grandir, de voyager et d'assouvir sa curiosité, mais également de se divertir dans un village où les activités sociales pour les jeunes étaient limitées. Cette confiance m'a rappelé mon enfance, marquée par les livres. Amos Daragon, Geronimo Stilton, Percy Jackson's et diverses bandes dessinées ont tous eu leur place dans ma bibliothèque. En effet, ma famille encourageait la lecture. Un livre, c'est non seulement un billet d'avion, mais un dictionnaire linguistique !

Mis à part un petit casse-croûte nommé Chez Raoul, où on servait de la bière et quelques grignotines, il n'y avait à Natasquan aucune place de rassemblement. À l'époque d'Odette, c'était alors un petit village de moins

de 200 habitants. Tout le monde se connaissait. « Connais-tu la chanson *La danse à St-Dilon* de Gilles Vigneault ? » me demande-t-elle au bout du fil, tout en me révélant que la mère de Gilles Vigneault était la cousine germaine de sa grand-mère. Cette chanson, que monsieur Vigneault a écrite, peint un portrait fidèle des membres de sa famille et de l'ambiance d'un vrai samedi soir au village. C'était comme ça que les adultes s'amusaient ! Odette précise qu'elle ne participait pas à ces fêtes, mais qu'elle pouvait les observer du haut du grenier si la fête avait lieu chez ses parents. Le contraste est assez important entre Odette et moi. Vivant depuis l'âge d'un an à Montréal, ville assez fêtarde, où les jeunes adorent sortir entre amis, autant pour aller dans les clubs que pour aller manger sur une terrasse du Plateau Mont-Royal, je ne peux que conclure que ce ne sont pas les activités qui manquent, tant pour les jeunes que pour les adultes !

À l'époque, le téléphone se limitait à une seule ligne pour l'entièreté du village. Odette se rappelle qu'il y avait une trentaine de numéros de téléphone dans l'annuaire. Attention ! Pour appeler quelqu'un, il fallait tourner une roulette suivant une série précise de petits et longs coups. Étant donné que le village disposait d'une seule ligne téléphonique, cela impliquait que n'importe qui pouvait écouter en catimini les conversations ! « Certains pouvaient nous interrompre parce qu'ils étaient pressés d'appeler à leur tour. Ce n'est pas tout le monde qui voulait décrocher de la ligne aussi. Il n'y avait aucune intimité ! » me confie Odette en riant.

Ce fait cocasse m'a fait sourire. Je ne peux m'imaginer partager une ligne téléphonique avec des dizaines d'individus. La plupart de mes amis et moi discutons régulièrement sur notre téléphone cellulaire personnel et par Facetime, et ce, depuis que nous avons reçu notre premier iPod touch au primaire, au début des années 2000. De nos jours, il n'est pas rare de constater que chaque membre d'une même famille a son propre cellulaire. La confidentialité est incontestable. Nous sommes très loin du partage de lignes ! La technologie nous est indispensable pour entretenir nos relations sociales.

Pour Odette, les amitiés à Natashquan restaient à l'intérieur des murs de l'école. « On n'invitait pas nos amis chez nous », dit-elle naturellement.

## **Pandémie**

Pour faire suite au thème des relations sociales, Odette réitère qu'à son époque, il y avait une certaine méfiance entre les différents groupes, soit les francophones, les communautés autochtones et les anglophones. Ce climat de peur teintait les relations sociales entre les individus. À titre d'exemple, les avertissements de ne pas parler à des inconnus et de quasiment craindre les étrangers étaient réguliers. C'est précisément ce sentiment qui a émergé à nouveau pendant la pandémie. Les gens ont recommencé à s'observer et à se méfier de chacun. Pourtant, avant la pandémie, notre société était reconnue comme étant ouverte, selon Odette.

Elle attribue d'ailleurs cette belle ouverture sur le monde à l'accès illimité aux connaissances et à la possibilité de voyager à travers le monde.

Avant, à moins d'avoir accès à des encyclopédies, il était difficile de comprendre la culture d'autrui sans directement en être témoin. De nos jours, une simple recherche sur Google permet de découvrir les rites, fêtes et traditions culturelles de n'importe quelle communauté. La peur de l'autre cachait en fait de l'ignorance.

Je suis tout à fait d'accord avec les propos d'Odette. À Montréal, bien qu'on ne fasse pas automatiquement confiance aux inconnus, il est commun de rencontrer de nouvelles personnes dans le métro, au centre d'achat ou à l'épicerie, et même de converser avec celles-ci.

La COVID-19 a eu un impact dévastateur dans différentes sphères de notre vie. Par contre, selon Odette et moi, il y a aussi eu une prise de conscience, en général. Enfermés à la maison au printemps dernier, nous n'avions pas le choix de reconsidérer nos valeurs et nos priorités. S'il est pour advenir une deuxième

vague, Odette souhaite que ce soit une vague de reconstruction. Elle a remarqué à Québec que les jardins sont plus beaux que jamais, certaines cours ont maintenant des poules et les gens se tournent davantage vers un mode de vie centré sur la nature. Il y a un nouvel intérêt pour faire pousser des fines herbes et pour s'occuper d'un petit potager. Les fleuristes et les vendeurs de semences ont d'ailleurs été très populaires ! Les gens courent, jouent dans les parcs et prennent de longues marches en fin de soirée. Les jeux de société sont redevenus fort populaires. C'est incroyable de voir à quel point nos vies ont changé du jour au lendemain ! À long terme, nous croyons que ce sera pour le mieux.

## CHAPITRE II

# **YASMINE ET MARIANNE**

**YASMINE**  
**18 ANS**  
**MONTREAL**

Dès qu'on m'a proposé de participer à ce fantastique projet, j'ai su, à l'instant même, que j'allais accepter, tant celui-ci répondait parfaitement à mon besoin viscéral de stimulation intellectuelle pour l'été 2020. En effet, cet été a été un moment plutôt étrange pour tous. Pour ma part, dès les premières semaines de vacances, j'ai senti que de profiter de ce nouveau temps libre allait être tout un défi : je ne me sentais pas très à l'aise à l'idée de voir autant de monde que par les étés passés, et ce, même si je respectais les consignes sanitaires. En même temps, c'était aussi probablement le moment de ma vie où j'avais le plus besoin de contacts sociaux et de stimulation intellectuelle. Ce projet est donc apparu dans ma vie au moment idéal. L'occasion était parfaite d'en apprendre plus sur ma société et sur son passé, tout en faisant une rencontre sociale tout à fait sécuritaire et que je n'oublierai jamais.

**MARIANNE**  
**65 ANS**  
**QUÉBEC**

La première chose que j'ai remarquée chez Marianne, ma locutrice, a été sa pure gentillesse et sa curiosité. En effet, dès nos premiers appels, même si on n'était encore que des étrangères l'une pour l'autre, elle voulait toujours savoir mon opinion et s'assurait que les sujets qu'on abordait m'intéressaient aussi. Elle voulait réellement établir une conversation intergénérationnelle profonde. Je me rappelle d'ailleurs vivement le premier appel qu'on a eu, où j'ai mentionné brièvement mon expérience scolaire en tant que saxophoniste. On a un peu discuté de cela puis on a organiquement changé de sujet, mais ce qui m'a réellement surpris, c'est que la semaine d'après, elle est venue à l'appel

préparée, avec des questions à me poser sur la musique : elle avait fait ses recherches et elle voulait en savoir plus !

C'est cette attitude en or qui m'a permis de me sentir à l'aise à 100 % avec elle et d'avoir les discussions personnelles qu'on a eues. Plus les semaines avançaient, plus je me rendais compte de la personne fantastique qu'est Marianne, une personne à l'esprit vif et curieux, avec une âme aventureuse sortant des sentiers battus et dotée d'une personnalité chaleureuse et accueillante. Je la remercie du fond du cœur pour les discussions passionnantes partagées avec elle, pour l'expérience humaine hors du commun et pour avoir fait de l'été 2020 un été riche sur le plan humain, en dépit de la situation sanitaire.

## **Enfance**

Bien qu'elle ait vécu toute son enfance en ville, à Québec, la plupart des souvenirs que garde Marianne de cette période sont liés à la nature. En effet, ses parents avaient une maison de campagne à Saint-Raymond, où elle et ses cinq frères et sœurs passaient toutes leurs fins de semaine et leurs vacances d'été. Cette maison, proche d'une petite rivière et située loin de tout, est au cœur même de ses souvenirs les plus chaleureux comme, par exemple, lorsqu'elle et ses frères sautaient du deuxième étage de la grange pour atterrir sur de la paille. Cette demeure est également imprégnée de quelques souvenirs plus négatifs, notamment la fois où Marianne, par mégarde, a pilé dans un nid de guêpes, événement expliquant sa peur actuelle pour ce type d'insectes.

Pour ma part, mes souvenirs d'enfance n'ont pas vraiment de fil conducteur ou de points communs comparativement à ma locutrice. Ils sont très aléatoires et restent enfouis profondément dans ma mémoire. C'est seulement lorsque je commence à y réfléchir longuement que ceux-ci m'apparaissent enfin, comme, par exemple, lorsque ma famille et moi allions voir annuellement la migration des oiseaux aux mois de mars et d'avril, près de Trois-Rivières. Ces souvenirs

sont encore présents, mais cachés.

Marianne a aussi toujours été une grande lectrice. Elle passait souvent ses nuits à lire, ou devrais-je dire, dévorer des romans. Lorsqu'elle avait cinq ans, ne trouvant plus de livres intéressants sur lesquels s'attarder, elle a alors décidé de lire le Nouveau Testament, rien de moins ! Cela me rappelle quand, moi-même, ayant 10 ans, j'avais décidé de lire le dictionnaire afin de pouvoir comprendre et utiliser couramment tous les mots de la langue française. Bien sûr, je ne me suis pas rendue bien loin avant d'abandonner, par ennui, mais cela s'inscrit dans le même désir de connaissances qu'avait et qu'a toujours Marianne. Bref, ma locutrice garde de beaux souvenirs de son enfance et de cette maison de campagne, où elle a passé tant de jours heureux.

## **Carrière professionnelle**

Lorsque j'ai annoncé à Marianne que, la semaine suivante, on parlerait de nos carrières professionnelles, celle-ci m'a répondu, en riant, que cela allait être une discussion plutôt spéciale, puisqu'on parlerait non seulement de ma carrière encore non entamée, mais aussi de sa carrière, qui est, selon ses propres dires, ratée. En effet, Marianne utilise cette expression pour parler de son parcours professionnel, car malgré de longues études universitaires, elle n'a pas réussi à trouver par la suite de l'emploi à long terme dans son domaine. Ma locutrice a fait un baccalauréat en géographie, puis une maîtrise en aménagement du territoire, mais faute de trouver des offres d'emploi intéressantes dans ce milieu, elle a plutôt travaillé la majorité de sa vie comme secrétaire, ayant appris la dactylo par elle-même.

Entendre cela m'a fait tout de suite penser à ma propre expérience dans le milieu professionnel. En effet, devant faire mes demandes d'admission à des programmes universitaires dans quelques mois, j'ai dernièrement beaucoup réfléchi à mon avenir professionnel et à ce qui m'intéresse. J'en ai également discuté longuement avec mes proches, notamment mes parents. Or, lorsque je

parle de ce sujet avec eux, l'élément qui revient le plus souvent de leur part est la nécessité pour moi de trouver un domaine où il y a de la demande, où il y a de l'emploi, en plus de choisir un métier qui me plaît. Cependant, et cela est peut-être dû à mon idéalisme de jeune, ce qui compte le plus à mes yeux, c'est plutôt de trouver un domaine qui me passionne, et ce, peu importe l'état du marché du travail, un marché qui, de toute façon, est en changement continu.

D'ailleurs, lorsque je demande à ma locutrice dans quel domaine elle irait si elle pouvait tout recommencer, elle me répond sans hésiter le milieu des arts. En effet, même si elle sait que ce domaine est plutôt risqué, elle sait aussi que c'est ce qui la passionne et que c'est ce qui lui aurait permis de s'épanouir pleinement sur le plan professionnel, même si, à l'époque, elle n'en était pas encore consciente. Au final, son conseil à tous les jeunes qui doivent prochainement faire un choix professionnel est le suivant : allez voir un conseiller en orientation et informez-vous, car l'épanouissement professionnel passe bien souvent par un choix éclairé.

## **Société et culture**

Depuis les années de jeunesse de Marianne, la société a beaucoup changé et évolué, et elle évoluera certainement encore davantage dans les mois à venir suite à la pandémie actuelle. Cependant, pour ma locutrice, les deux changements sociétaux les plus marquants qu'elle a pu observer dans sa vie sont les suivants : d'abord, il y a l'importance de la religion au Québec, le catholicisme étant de moins en moins présent dans la société québécoise, puis l'égalité hommes-femmes, qui s'améliore d'année en année. Ces deux changements étant très positifs à ses yeux, elle en a aussi observé de moins beaux, notamment l'augmentation du niveau de stress et d'anxiété chez les générations plus jeunes. En effet, selon elle, les gens prenaient plus leur temps à son époque et appréciaient davantage le moment présent alors que, de nos jours, tout va trop vite, ON va trop vite.

Selon Marianne, il y a également certaines choses qui n'ont tout simplement pas changé, ce qu'elle trouve triste. L'exemple le plus flagrant de cela est l'importance qu'on accorde à l'argent : ce dernier détenait et détient encore une valeur trop significative aux yeux des gens, ce qui désole grandement ma locutrice. Malgré tout, Marianne juge que la société s'est grandement améliorée à travers les années et que, de nos jours, les gens, surtout les jeunes, sont beaucoup plus ouverts. Cette ouverture est certainement due, en partie, à l'arrivée des technologies dans nos vies, lesquelles ont permis d'élargir l'univers de chacun et de faciliter les échanges d'idées.

Marianne étant une fervente lectrice, comme je l'ai mentionné plus tôt, elle a également remarqué une différence positive entre la culture d'autrefois (le terme culture désignant ici la littérature, le théâtre, le cinéma, etc.) et celle d'aujourd'hui. En effet, à ses yeux, celle-ci a réussi à s'élargir à travers les années et elle trouve, par exemple, que la littérature actuelle est beaucoup plus diversifiée et poussée qu'elle l'était dans sa jeunesse. Pour ma part, je ne peux réellement comparer la culture antérieure et celle du nouveau millénium, mais je vois bien l'effervescence en cours de la scène culturelle québécoise, une effervescence qu'on se doit d'ailleurs de conserver face à la domination culturelle de nos voisins du Sud. Comme l'a dit Marianne, « nous sommes envahis par la culture américaine » et, face à cela, je crois personnellement qu'il est de notre devoir, pour les générations futures, de mieux promouvoir la culture d'ici et de mieux la financer. Après tout, elle est belle, notre culture, et elle doit le rester.

## **Technologie**

Au-delà des nombreuses transformations profondes qu'a subies la société dans les dernières décennies, le plus grand changement de l'histoire contemporaine reste sans aucun doute, à mon avis, l'arrivée de la technologie. En effet, personnellement, lorsque je me rappelle à quoi ressemblaient les technologies

de fine pointe d'il y a 10 ans, en comparaison avec celles d'aujourd'hui, je suis stupéfaite. Le contraste est frappant ! Alors, imaginez lorsqu'on recule plus loin encore : il y a vingt ans, trente ans ou même cinquante ans, alors que Marianne était jeune. C'est un autre monde, un monde sans Internet, un monde dans lequel, il faut se l'avouer, ma génération serait complètement perdue, de la même façon que la génération de Marianne peut se sentir désorientée face au progrès d'aujourd'hui. En effet, ma locutrice se dit, de son propre aveu, « dépassée » face à la technologie : « Tu as beaucoup plus à m'apprendre sur le sujet que moi. » me dit-elle en riant lorsqu'on commence l'appel. Marianne passe très peu de temps sur les réseaux sociaux et sur son ordinateur. Elle y va peut-être deux fois par semaine, ce qui détonne beaucoup de mon bilan personnel caractérisé par de nombreuses heures passées chaque jour.

Notre vision de la technologie diffère aussi sensiblement. En effet, alors que la sexagénaire voit son cellulaire comme un outil utile, mais seulement lorsqu'elle doit absolument contacter quelqu'un, de mon côté, je le vois plutôt comme un moyen de me divertir, de briser mon ennui momentané et de m'ouvrir sur le monde et sur la culture qui m'entourent. Or, tous ces points positifs n'effacent pas non plus, à mes yeux, les nombreux effets négatifs qu'ont amenés ces réseaux, le plus grand étant, selon moi, le caractère hautement addictif de ceux-ci. La technologie me semble constituer également l'un des plus grands paradoxes du 21<sup>e</sup> siècle. En effet, grâce à celle-ci, nous sommes censés avoir plus de temps libre que jamais : des micro-ondes réchauffent notre nourriture en quelques minutes ; des avions nous transportent d'un océan à un autre en quelques heures et des réseaux nous permettent de partager l'information en quelques clics seulement. Nous économisons chaque jour de nombreuses heures alors qu'en vérité, nous avons l'impression d'en avoir moins que jamais. Comme quoi, des fois dans la vie, trop, c'est comme pas assez !

Marianne aussi voit plusieurs impacts négatifs à la technologie, surtout aux réseaux sociaux : pour elle, « Internet, ça déshumanise » et ne facilite pas les relations sociales comme son nom le laisse supposer. « Pour avoir de bonnes

relations sociales, il faut se voir. C'est mieux en personne ! » m'explique-t-elle avec enthousiasme. C'est vrai que rien ne peut battre les relations sociales en personne, mais il ne faut pas oublier qu'on doit quand même énormément aux technologies. Après tout, que serait-il arrivé sans elles durant le confinement dû à la COVID-19 ? Pour ma part, je sais que sans celles-ci, ma santé mentale aurait pris un sacré coup, un plus grand que celui qu'elle a déjà pris. Plus encore, sans elles, je n'aurais pas pu converser avec Marianne aussi facilement. Pour cette toute simple raison, chères technologies, je vous remercie.

## **Religion**

Comme beaucoup de personnes de son époque, Marianne a été élevée dans la religion catholique. En effet, son père, son frère et elle allaient tous les dimanches à la messe, et ce, jusqu'à ses 12 ans. Cependant, elle n'a jamais vraiment cru à ce que prêchait cette religion, passant ses dimanches à se laisser emporter par son imagination plutôt qu'à écouter ce que disait le prêtre. C'est pourquoi, dès qu'elle a pu prendre ses propres décisions, elle a décidé d'arrêter de s'y rendre. D'ailleurs, le cours d'Éthique et culture religieuse (autrement connu sous le nom de cours d'ECR) n'existant pas à son époque, Marianne n'a pas pu en bénéficier comme moi et elle a dû se bâtir sa propre opinion sur la religion sans cet outil. En effet, quoi qu'on en dise, ce cours m'a permis personnellement de bien comprendre les différentes spiritualités et croyances de chacun et d'être plus éduquée par rapport à celles-ci, ce dont Marianne aurait voulu pouvoir profiter elle aussi. Aujourd'hui, ma locutrice se dit fièrement laïque, et ce, malgré l'éducation religieuse qu'elle a reçue.

Pour ma part, dès mon enfance, mes parents ont toujours essayé de me familiariser avec la culture musulmane. Par exemple, chez nous, on fête encore la plupart des célébrations de l'Islam, comme l'Aïd el-Fitr, qui célèbre la fin du ramadan, l'Aïd el-Kebir, qui commémore la soumission d'Ibrahim à Allah et finalement l'Al-mawlid an-nabawîy (couramment appelé le Mouloud), qui célèbre la naissance du prophète Mohammed. En effet, c'était important pour

eux de me faire connaître mes racines et ma culture d'origine. Je leur en suis reconnaissante, car ceci va contribuer au façonnement de mon identité, qui sera certainement multiple. Ceci dit, selon moi, les pratiques religieuses ne sauraient échapper aussi à mon regard critique. En effet, je suis quelqu'un qui se questionne beaucoup et, par conséquent, mon positionnement par rapport à certains préceptes de la religion musulmane reste encore à définir.

## **Environnement**

À l'époque de la jeunesse de Marianne, on ne parlait pas d'environnement ou, du moins, pas de la façon dont on en parle aujourd'hui. Les pratiques de recyclage, de compostage ou de consommation de la viande n'étaient pas des sujets abordés dans les milieux familiaux ou scolaires, comme c'est le cas de nos jours. « Ça n'existait pas, pas du tout », me répond-elle avec empressement lorsque je lui pose la question. Apprendre cela m'a grandement surprise ! Après tout, notre génération est sensibilisée depuis la petite enfance sur l'importance, par exemple, de trier nos déchets, d'utiliser les transports en commun ou encore de ne pas utiliser trop de plastique. Toutefois, à son époque, la société n'était pas encore rendue là.

Cependant, cela ne veut pas dire que la génération de Marianne était moins en harmonie avec la nature que la nôtre, bien au contraire. Ma locutrice a, dès son plus jeune âge, toujours été quelqu'un possédant un lien fort avec son environnement, ayant vécu sur une ferme une partie de sa vie. Pour elle, la nature a toujours été comme un havre de paix. Elle m'a d'ailleurs fait remarquer que c'était aussi plus facile d'entretenir un tel lien avec son environnement physique à son époque, puisque celui-ci était bien moins pollué, de sorte qu'on pouvait consommer les produits de la terre plus facilement et surtout plus directement. Par exemple, c'est avec nostalgie qu'elle me raconte un de ses souvenirs d'enfance les plus chers : lorsque le lait chaud, non pasteurisé, tout juste sorti de la vache, était livré directement de la ferme à sa porte, ce qu'on ne trouve plus vraiment de nos jours.

C'est vrai qu'aujourd'hui, nous avons un peu perdu ce lien magique avec Mère Nature, mais j'ai l'impression que c'est un lien que ma génération essaie activement de retrouver. D'ailleurs, quand j'aborde avec Marianne toute la question des manifestations étudiantes récentes pour la lutte climatique, celle-ci me répond avec enthousiasme : « Je suis complètement pour ! Le fait que les jeunes participent autant et que vous êtes aussi conscients du fait que vous êtes l'avenir de la planète, ça m'émerveille ! » Elle a confiance en nous pour défendre l'avenir de notre planète et, pour être honnête, moi aussi.

## **Histoire et politique**

Il faut savoir que, dans la vie, une chose qui me passionne considérablement, c'est la politique et l'histoire. Je suis quelqu'un qui aime profondément le Québec et qui aime en apprendre toujours plus sur son passé et sur son présent. Donc, quand on a décidé avec Marianne que cette semaine on parlerait de politique et d'histoire, j'étais très excitée d'en apprendre plus sur ma nation, et ce, à travers les yeux de ma locutrice.

En effet, celle-ci a vécu durant son existence plusieurs événements historiques marquants et plusieurs crises mondiales dont, par exemple, la Guerre froide, la Révolution tranquille et les attentats du 11 septembre 2001, pour ne nommer que ceux-là. Pourtant, quand je lui ai demandé quelle a été, de sa perspective, la plus grosse crise politique qu'elle a vécue (hormis la pandémie actuelle), elle me répond sans hésiter la crise d'Octobre de 1970. « Le Québec devait faire un choix, mais cela a mal viré », m'explique-t-elle. « Ce sont surtout les gens de Montréal qui en ont écopé. Il y avait tellement de policiers dans les rues... » se remémore-t-elle. Il s'agit d'un épisode de l'histoire québécoise que les gens semblent avoir oublié, d'après Marianne, alors que dans les faits, ce n'était pas il y a si longtemps.

En même temps, il y a eu tellement d'autres événements importants à la suite de cette crise qu'on a l'impression que cela fait une éternité. Il y a eu, par

exemple, les deux référendums sur la souveraineté du Québec, celui de 1980 et celui de 1995, deux évènements majeurs de notre histoire. D'ailleurs, lorsque je lui demande comment elle les a vécus, elle me dit qu'en fait, lors des deux votes, elle n'était pas présente dans la province pour exercer son devoir démocratique. La première fois, elle étudiait à Londres et la deuxième, elle était en Alberta. Elle n'a donc jamais pu participer à ces plébiscites, mais si elle avait pu, elle aurait voté pour la séparation : « On ne peut nier que la société québécoise et la société canadienne sont complètement différentes » me confie-t-elle. Or, lorsqu'elle compare les deux référendums, celui qui ressort le plus à ses yeux est celui de 1980, orchestré par le charismatique René Lévesque. Pour être honnête, entendre cela m'a un peu surprise. De mon regard extérieur, le référendum de 1995 avait l'air d'être pourtant si mémorable ! Cependant, selon elle, René Lévesque était un homme si extraordinaire que c'est ce premier référendum qui l'a marquée : « Il avait réfléchi à son affaire » me dit-elle, songeuse.

De mon point de vue, le passé proche du Québec, et plus précisément les années 60 et 70, semblait être une époque pleine d'espoir et d'optimisme pour le futur. Cela contraste pas mal avec les sentiments qui animent notre actualité : peur, pessimisme, violence, haine... Pourtant, malgré tout ce qui va mal dans le monde présentement, je sens tout de même qu'un changement profond de la société est en train de s'opérer : une nouvelle révolution, tranquille ou pas (cela, on ne peut le savoir), mais qui viendra tout changer pour le mieux, je l'espère.

## **Pandémie**

Selon ses propres dires, le confinement de ce printemps n'a pas vraiment affecté la vie quotidienne de Marianne. En effet, étant en fauteuil roulant, ma locutrice sort habituellement très peu et se fait livrer tout ce dont elle a besoin. Cependant, même si la pandémie a eu un moindre impact sur elle que sur d'autres, elle en a quand même ressenti ses effets, à travers son déménagement,

notamment. Cette année, le prix de celui-ci a été beaucoup plus élevé en comparaison aux autres années, une augmentation due directement à la COVID-19. De plus, Marianne était censée se faire opérer au printemps 2020, mais, comme toutes les autres chirurgies non essentielles, celle-ci a été reportée et elle ne sait toujours pas à quel moment elle pourra enfin avoir lieu.

Pour ma part, le plus grand changement qu'a occasionné la COVID-19 dans ma vie concerne sans aucun doute l'école. Même plusieurs mois après le début de la pandémie, je suis encore tous mes cours à distance, de ma maison, ce qui complique mes apprentissages. N'empêche, je m'estime chanceuse puisque j'ai accès de chez moi à toutes les technologies nécessaires pour suivre mes cours, ce qui n'est pas le cas de tous. Une chose que cette crise aura certainement permis de dévoiler au grand jour, ce sont toutes les inégalités présentes dans la société. En outre, lorsque j'ai demandé à Marianne ce qu'elle avait retenu de ces nombreux mois de confinement, elle me répond que grâce à ceux-ci, elle est maintenant plus au courant de l'actualité, ce qui est également mon cas. Pour ma part, durant les derniers mois, j'ai également réalisé à quel point les décisions prises par nos gouvernements peuvent nous affecter et à quel point, vivre en société implique nécessairement que nous sommes tous interdépendants les uns des autres.

Sinon, en ce qui concerne le port obligatoire du masque, Marianne est catégorique sur la question : « Porter un masque n'est pas une question de liberté, mais une simple question de respect des autres. » Je ne pourrais être plus en accord avec elle : ce bout de tissu est une des armes essentielles dont nous devons nous munir pour combattre ce virus et, au final, pouvoir revenir à une vie plus normale, une vie avec plus de liberté et moins de peur. Ainsi, ce que j'ai à dire à tous ceux qui manifestent présentement contre le port obligatoire du masque est la chose suivante : ne porte pas le masque pour toi, porte-le pour tous les gens qui vont te côtoyer et pour toutes les personnes que ces gens-là vont eux-mêmes rencontrer. Bref, porte-le pour nous tous, pour qu'on puisse finalement revenir à un semblant de normalité.

CHAPITRE III

**CAROLINE ET CLAUDETTE**

**CAROLINE**  
**18 ANS**  
**MONTREAL**

Ayant des parents d'origine albanaise, j'ai, dès un très jeune âge, appris à parler leur langue et à adopter les expressions issues de leur culture. Ce n'est que peu à peu, en fréquentant différents milieux scolaires, que j'ai découvert ce qui caractérise et distingue la culture québécoise de toute autre culture existante – dont celle de mon pays d'origine. Je vis actuellement en présence de mes parents, d'un petit frère et d'une petite sœur ; je suis donc l'aînée de la famille ! Je suis d'ailleurs reconnaissante des habiletés et des valeurs que mon père m'a transmises, c'est-à-dire mon talent en dessin, l'amour que j'ai pour la lecture ainsi que le plaisir dont je jouis en pratiquant un sport comme le tennis. Aujourd'hui, grâce aux multiples compétences que j'ai acquises au fil des années, j'ai l'honneur de fréquenter le Collège Jean-de-Brébeuf, dans le programme Sciences de la nature.

**CLAUDETTE**  
**79 ANS**  
**QUÉBEC**

À travers nos échanges, j'ai eu l'honorable occasion de découvrir une Claudette qui sait donner le sourire, qui regorge de bonté et qui perçoit la vie d'un œil positif malgré les innombrables obstacles qu'elle a su traverser. Ayant grandi sans la présence de son père et dans un milieu peu fortuné, je vois en elle une femme forte qui ne s'est pas, même une seule fois, laissée abattre par quoi que ce soit ! Il va sans dire qu'elle est dotée d'une détermination fort inspirante, et je souhaite même que son parcours soit, autant que pour moi, une grande source d'inspiration pour ceux qui veulent bien prêter leur attention à son histoire marquée par son unicité.

## **Enfance**

Étant née et ayant habité autrefois dans la province de Québec, Claudette, qui est la cadette de sa famille, a débuté sur le marché du travail à un très jeune âge, soit 13 ans, afin de venir en aide financièrement à sa mère. Son père étant décédé à 50 ans, sa mère s'est retrouvée veuve à l'âge de 49 ans, avec cinq enfants, dont Claudette, et a éprouvé une certaine difficulté à subvenir aux besoins familiaux. Sa cadette avait alors une énorme importance à ses yeux pour couvrir, en faible partie, les frais du coût de la vie à cette époque. Pour cette raison, Claudette n'a pas eu une véritable chance de profiter pleinement de son enfance, sa jobine occupant la majorité de son temps. Elle passait, en effet, de nombreuses heures, en échange d'un maigre salaire, à se charger de la propreté des maisons ou des infrastructures appartenant à ses employeurs. Le matin, elle trouvait du mieux qu'elle pouvait un moyen de suivre ses cours à l'école, alors que l'après-midi, elle devait fréquemment laver des planchers afin d'obtenir en retour un revenu. Il est à savoir qu'à l'âge qu'elle avait, il n'existait pas encore de salaire minimum au Québec ni d'aide sociale – aussi étonnant cela puisse paraître aux yeux de certains ! Claudette était un pilier essentiel à la survie des membres de sa famille, et ce, pendant plusieurs années consécutives. On peut conséquemment dire qu'elle a vieilli très tôt durant la courte période de sa jeunesse.

Malgré tout, de beaux souvenirs restent à jamais gravés dans sa mémoire ! Jusqu'à ce jour, elle se souvient encore de quelques-unes de ses recettes préférées, préparées par sa mère lorsqu'elle était toute petite, telles que la bouillie du mois d'août et les croquettes de saumon. Elle se remémore aussi les journées hivernales passées à glisser sur une montagne située dans son quartier ou bien celles passées à patiner avec ses amis. Elle avait même développé l'habileté à fabriquer des cerfs-volants avec du papier brun qu'elle colorait et qu'elle s'amusait ensuite à admirer en train de fendre l'air, haut dans le ciel.

## **Relations sociales**

Selon Claudette, il était courant pour les jeunes de l'époque de garder contact et d'organiser par téléphone des événements de groupe. Ils n'avaient qu'à fixer une heure et un endroit précis pour se rejoindre et c'est ainsi qu'ils se rassemblaient ! Par exemple, il arrivait souvent que Claudette rejoigne ses amis dans des salles de danse qui existaient à cette période. Ensemble, ils se plaisaient bien à danser, pendant des heures et des heures, la valse, le cha-cha-cha, le merengue ou la bachata, dans l'ambiance de musiques entraînantes qui étaient alors tendances. Il est aussi arrivé, à plusieurs reprises, que Claudette et ses amis passent leur soirée à assister à un spectacle de chant. À cette époque, Jacques Brel était un acteur-compositeur-interprète plutôt réputé, que Claudette avait même eu la chance de voir en prestation sur scène ! Parmi les chanteurs populaires du Québec, que d'ailleurs elle écoutait fréquemment avec ses copains, Claudette se souvient de Fernand Gignac, d'André Lejeune, de Jen Roger, d'Aimé Major et de Margot Lefebvre. Il existait aussi des cabarets à Québec et à Montréal dans lesquels les jeunes se rencontraient et se retrouvaient souvent afin de boire un verre et d'oublier le passage du temps pendant de brefs instants. Les débuts de relations amoureuses émergeaient surtout durant ces rencontres entre amis ou dans les lieux publics visités par les jeunes plutôt que via des sites de rencontre. En fait, il n'existait tout simplement pas de sites Internet ou d'applications quelconques permettant aux gens de rencontrer une personne au potentiel amoureux !

Pour ma part, et pour les jeunes de la génération Z, la manière la plus commune de garder contact et d'organiser des soirées entre amis est par l'entremise des réseaux sociaux tels que Facebook, Instagram, Snapchat ou WhatsApp. Il nous suffit d'allumer notre portable ou notre téléphone intelligent et de nous connecter sur les sites d'un de ces réseaux sociaux afin d'envoyer un message texte à la personne que nous désirons joindre ! On peut ensuite organiser des partys, comme c'est le cas pour la plupart des jeunes de nos jours, ou même des soirées au restaurant. Le choix est libre à nous ! Par contre, les cabarets et les salles de danse ne semblent pas aussi réputés à nos yeux que pour les Québécois à l'époque de jeunesse de Claudette. La plupart

d'entre nous sont même déjà inscrits à un site de rencontre tel que Tinder, étant celui le plus connu jusqu'à aujourd'hui, dans le but de faire connaissance avec de nouvelles personnes, pour enfin trouver un éventuel partenaire de vie !

## **Premiers emplois et perception du travail**

Comme il avait été mentionné par Claudette en traitant du thème de l'enfance, son premier emploi étudiant consistait à nettoyer les demeures de ses employeurs en échange d'un salaire librement déterminé par ceux-ci. Bien que les montants qui lui étaient versés en échange de ses services étaient généralement bas, elle constate qu'auparavant, les produits vendus sur le marché semblaient cependant beaucoup moins dispendieux qu'aujourd'hui. De nos jours, le prix des aliments périssables lui paraît exorbitant malgré l'inflation et la hausse des salaires. Il va sans dire que cette réalité ne manque pas de la choquer ! Elle est d'avis que la hausse de prix ne favorise point les individus qui vivent dans la pauvreté et qu'elle figure parmi les causes d'un écart entre les classes sociales au Québec. Autrefois, le coût de la vie était beaucoup moins élevé, d'après sa mémoire, ce qui permettait à un plus grand nombre de personnes de se procurer les biens nécessaires à leur bien-être.

En ce qui concerne le premier emploi payant de Claudette, il s'agissait d'un travail de caissière dans une pharmacie. Malheureusement, son patron de l'époque trouvait qu'elle n'opérait pas suffisamment rapidement, ce que Claudette n'avait pas été très joyeuse d'apprendre, tôt dans son entrée dans le milieu, en raison du salaire qui n'était pas assez élevé à son goût pour qu'elle fournisse plus d'efforts. Elle l'avait bien fait comprendre à son employeur qui, à son tour, n'avait pas hésité à la mettre à la porte. Considérant la situation économique fragile de sa famille, elle ne pouvait se permettre de demeurer sans emploi bien longtemps. Elle craignait fortement la réaction de sa mère ! Elle s'est donc tournée vers sa sœur pour trouver un nouvel emploi, ce qui a été un succès ! Depuis ce jour, Claudette retient sa leçon et ne s'est plus jamais fait mettre à la porte par un de ses patrons !

Ce qui est un heureux adon, c'est que Claudette et moi partageons le même premier emploi ! Je travaille encore, jusqu'à présent, dans la pharmacie de mon quartier, mais ne dépends pas de cet emploi pour subvenir à mes besoins ou à ceux de ma famille – ce dont je suis fortement reconnaissante. D'ailleurs, contrairement à Claudette qui, à mon âge, n'avait pas pu jouir de cette chance, j'ai droit à un salaire minimum défini par le gouvernement, ce qui empêche tout employeur de profiter de mes services en échange d'un salaire beaucoup trop bas.

## **Réseaux sociaux et nouvelles technologies**

L'évolution de la technologie est sans contredit extrêmement rapide et ne cesse de surprendre l'humanité de jour en jour. Passant par l'apparition des tout premiers appareils photo, des toutes premières télévisions dites « dinosaures » et des téléphones cellulaires, Claudette aura presque tout vu ! Pour elle, découvrir ces nouveaux bijoux était et demeure un plaisir à ses yeux, et cela ne manque pas de l'émerveiller ! Elle soutient totalement l'invention des nouveaux appareils électroniques, mais garde tout de même une certaine méfiance par rapport aux réseaux sociaux...

En fait, pour elle, la présence des télévisions a, par exemple, rendu l'art du cinéma et du divertissement mille fois plus intéressants qu'ils ne l'étaient par le passé, alors que les téléphones, eux, facilitent énormément la communication avec ses proches dans son quotidien. Les réseaux sociaux, par contre, ne sont pas assez contrôlés à son avis. Il lui arrive parfois de tomber sur des publications indésirables et inappropriées sur sa page d'accueil Facebook. Selon elle, ces types de publications ne devraient normalement pas se trouver aussi librement sur ce genre de sites auxquels ont accès des millions de personnes. Elle pense plutôt que des restrictions plus fermes devraient être appliquées et respectées sur des sites Internet aussi réputés que celui de Facebook.

Pour ce qui est des sites de rencontre, elle n'y voit pas grand problème

puisqu'elle respecte totalement le choix des personnes qui s'y inscrivent. Après tout, elle est convaincue du fait que la décision d'en faire partie ne regarde que ces personnes ! Cependant, elle croit beaucoup plus au potentiel de rencontrer un futur partenaire amoureux de façon plus naturelle, c'est-à-dire par pur hasard dans la réalité, et donc dans le monde extérieur. C'est ainsi qu'elle a vécu l'amour et reste fidèle à sa définition personnelle de la romance.

Il est beau de constater qu'il y a encore des individus comme Claudette qui croient en la naissance de l'amour dans la vie courante et non seulement sur les réseaux sociaux ou les sites de rencontres. Il me semble, pour des raisons qui me sont pourtant inconnues, qu'il est de plus en plus difficile pour les jeunes de notre génération de faire la rencontre d'une personne avec qui développer des sentiments amoureux. D'autre part, Tinder a fait son émergence très récemment et continue de faire fureur jusqu'à ce jour. En ce qui concerne les réseaux sociaux les plus connus à l'heure actuelle, je suis aussi d'avis qu'il devrait y avoir des restrictions plus fermes afin d'éviter l'affichage de publications inappropriées pouvant tomber entre de mauvaises mains.

## **Religion**

En 2021, il semble que le christianisme occupe une place visiblement plus petite au cœur des Québécois à travers la province, alors qu'à l'époque de Claudette, l'adhésion à cette religion était généralement perçue comme étant absolument fondamentale. Elle affirme qu'auparavant, la religion avait une forte importance aux yeux de la plupart des gens qui composaient son entourage. Les prêtres étaient, sans contredit, une figure de respect et de grande influence. Ils détenaient, en fait, un pouvoir relativement considérable au sein de la population, considérant que le gouvernement était proche de certains d'entre eux. Bien évidemment, cela ne plaisait pas forcément à tout le monde. Certaines personnes comme Claudette – bien que rares étaient ceux qui osaient affirmer leur opinion publiquement – n'appréciaient pas vraiment les quelques règles particulières que les religieux appliquaient et qui, dès lors, contraignaient

leur liberté. Étant une femme de caractère, Claudette préférait plutôt – et préfère encore – prendre ses propres décisions et n'aime généralement pas qu'on lui dise quoi faire ! Elle ne pouvait pas, cependant, placer un seul mot à l'encontre des ordres et des valeurs véhiculées par les adeptes de la religion chrétienne, étant donné que cela était relativement mal perçu par ses proches, et ce, durant une majeure période de sa vie.

Autant à la maison qu'à l'école, il y avait présence d'éléments propres à la religion chrétienne tels qu'une croix, un chapelet ou même un catéchisme. Claudette se remémore encore de ses journées de pure jeunesse passées à suivre la catéchèse durant ses heures de cours afin de grandir dans l'intelligence du message chrétien. Ses professeurs étaient fréquemment habillés de façon très propre et classe, mais pas forcément religieuse. Il est arrivé occasionnellement que des sages-femmes se soient chargées de son éducation bien que, dans son cas, cela ait été plutôt rare. Après tout, bien qu'elle n'était pas d'avis que la religion doive occuper une aussi grande place à l'époque, Claudette est, en vérité, très reconnaissante des multiples valeurs, dont le respect d'autrui, qui lui ont été enseignées grâce à la catéchèse !

Pour ma part, je n'ai jamais vraiment eu l'occasion de connaître le concept du catéchisme ou même de pratiquer une religion quelconque ! J'ai constaté, au fil des années, que le fait d'adhérer à une religion consistait plutôt en un choix personnel, propre à l'individu, et je suis de cet avis ! Je reconnais, ma foi, la culture inculquée par le christianisme dans la personnalité qui forge le Québec que nous connaissons aujourd'hui.

## **Environnement**

Nombre d'entre nous sont désormais conscients de l'état actuel de l'environnement et nous sommes, pour la plupart, minimalement éduqués par rapport aux multiples façons de remédier aux problèmes qui touchent la santé de notre planète. Nous avons à notre disposition de nombreux bacs de

recyclage, autant à la maison que dans le milieu urbain, de sorte que l'on puisse recycler, du mieux possible, les produits que nous consommons. Je me souviens d'ailleurs d'une activité instructive qui avait été organisée à l'école primaire que je fréquentais, lorsque j'étais toute petite, et qui consistait à apprendre quel objet il fallait recycler ou mettre à la poubelle, ainsi que leur durée approximative de biodégradation. En intégrant le thème de l'environnement au curriculum et en lui accordant de plus en plus d'importance, les institutions scolaires nous ont permis et continuent de nous permettre d'être davantage alertes par rapport à l'impact que nous avons sur la qualité de vie que nous assurons à nous-mêmes ainsi qu'aux générations à venir.

Toutefois, à l'époque de Claudette, la relation entretenue entre la nature et les Québécois n'était apparemment pas la même que celle d'aujourd'hui. Pendant une certaine période, Claudette affirme qu'il n'y avait pas de bacs de recyclage domestique, comme c'est actuellement le cas. Les gens ne connaissaient pas encore, pour la plupart, le concept du recyclage des déchets. Beaucoup d'entre eux jetaient leurs nombreux déchets, peu importe lesquels, sur le sol – généralement par simple paresse. Il ne s'agissait cependant pas de tous les citoyens qui s'avéraient être absolument inconscients de la gravité de leur geste, bien que cette gravité ne fasse pas référence à la santé de la Terre, mais bien à la propreté du milieu environnant. Par exemple, Claudette a appris, dès un très jeune âge, l'importance de garder un environnement propre dans l'intérêt de maintenir une bonne hygiène. Elle reconnaît tout de même que l'adoption de l'habitude de jeter ses détritiques dépend principalement des valeurs qui ont été inculquées à un individu. Elle est reconnaissante d'avoir fait partie de ceux qui s'assuraient autrefois de jeter à la poubelle les produits dont ils ne souhaitaient plus faire usage plutôt que de les balancer un peu n'importe où, et ce, grâce à l'influence de sa mère. Après tout, Claudette apprécie bien la nature et est heureuse de constater les multiples mesures adoptées par la province afin de la maintenir en bonne condition. Elle sait maintenant en quoi consiste le recyclage et même le compost !

## **Pandémie**

Ce que nous vivons aujourd'hui marquera, sans contredit, l'histoire à jamais. Le coronavirus a chamboulé le quotidien de tous les individus à travers la planète. Au revoir les voyages organisés sur un coup de tête, les cours tenus en présentiel chaque semaine ou les soirées passées dans les boîtes de nuit sans avoir à se soucier du port du masque... Bref, au revoir à notre réalité du passé ! Tout a changé.

Parmi les personnes les plus impactées, voire frappées par les conséquences du coronavirus, se trouvent les aînés. Les restrictions et les obligations imposées par l'État ont essentiellement été établies dans le but de protéger nos pauvres aînés – étant les victimes fréquemment les plus fragiles et les plus touchées par la pandémie. Quant à nous, les jeunes adultes, les risques de décès ou de complications graves sont plutôt minimes, quoique bien présents.

Au tout début du confinement, il était relativement difficile pour la majorité d'entre nous de nous résoudre à demeurer à la maison ainsi qu'à nous isoler de nos proches, autres que ceux avec qui nous cohabitons. Nous ne pouvions plus jouir de la possibilité d'organiser de quelconques activités se déroulant à l'extérieur avec nos amis, puisqu'il était réglementaire de rester à la maison. Les réseaux sociaux sont alors vite devenus un refuge, pour la plupart d'entre nous, où nous pouvons d'ailleurs retrouver un certain réconfort et même une certaine forme de rassurance en constatant que nous ne sommes pas les seuls à vivre cette situation particulière.

Claudette, elle, trouvait ses journées plutôt longues et peu divertissantes. Elle ne pouvait quitter sa propre chambre au tout début du confinement puisque ce droit ne lui avait pas encore été attribué. Peu à peu, heureusement, il a été accepté par l'établissement de permettre à ses résidents de s'y déplacer, à condition que la distanciation sociale soit maintenue. C'est alors qu'elle a pu aussi se rendre, en compagnie d'une amie, à une épicerie locale pour la toute première fois depuis la mise en quarantaine. Comme nombre d'entre nous, les

nouvelles mesures sanitaires instaurées dans les commerces l'ont énormément surprise. Tout est question d'adaptation ! Nous devons maintenant nous habituer à nous désinfecter les mains à notre entrée ainsi qu'à notre sortie d'un magasin, puis à porter un masque dès que nous entrons dans un milieu fermé. Il demeure difficile de le croire ou même, pour certains, de l'accepter, mais il s'agit de notre toute nouvelle réalité !

## **Amour**

Dans toutes ses formes et ses origines, Claudette trouve le concept de l'amour pur et extrêmement beau. Sa toute première relation ne s'était pas terminée des plus belles façons espérées, bien qu'elle en garde, malgré tout, de bons souvenirs. C'était une relation qui s'était étalée sur une période d'environ trois ans durant son adolescence. Elle a vécu sa toute première rupture qui, dans un monde idéal, ne serait pas arrivée. Son ex-copain y avait mis un terme, ce qui avait laissée Claudette énormément blessée dans les jours suivant leur séparation, convaincue alors qu'il s'agissait de la fin du monde. Heureusement, aujourd'hui elle se rend bien compte que ce n'était pas le cas ! Son train de vie a ensuite repris peu à peu son cours et elle a eu l'occasion de faire la rencontre d'un autre homme. Son premier amour, mis à part cela, lui restera à jamais gravé dans la mémoire.

De nos jours, elle embrasse d'ailleurs la confiance qu'ont les gens de tous les genres et de toutes les cultures de s'unir aux yeux du monde externe. Elle respecte les préférences propres à chacun et n'y porte aucun jugement à caractère haineux. Elle est d'avis que l'amour éprouvé entre deux ou entre plusieurs individus est propre à chacun ! Cependant, lorsqu'elle était plus jeune, il n'était guère concevable, par exemple, de permettre à deux personnes du même sexe de se marier ou même tout simplement de se fréquenter. Le sujet de l'homosexualité s'avérait, en effet, très tabou ! Peu de Québécois osaient en parler sous le toit de la maison. En ce qui concerne le mariage, Claudette se souvient qu'il s'agissait d'une cérémonie relativement normalisée,

mais pas forcément perçue comme étant absolument essentielle auprès de tous les Québécois. Pour sa part, elle s'attendait néanmoins à se marier un jour, tout comme elle s'attendait à vieillir ou à obtenir un emploi. C'était donc pour elle aussi, tout à fait normal !

Elle ne soutient cependant pas le divorce entre deux parents puisqu'elle croit que cela est considérablement néfaste pour le ou les enfants. Elle respecte tout de même le choix du divorce qui est entrepris par deux personnes, bien que, dans le meilleur des mondes, elle souhaite que cela ne se produise pas, dans l'intérêt de leur progéniture...

En ce qui me concerne, je vois le mariage comme étant une magnifique cérémonie célébrant l'amour. Pour moi, il n'est pas nécessaire de me marier, bien que cette idée m'intéresse fortement. Tout comme Claudette, j'admire énormément l'union entre deux personnes, peu importe qui ils sont. À vrai dire, je trouve cette forme de célébration de l'amour absolument adorable !

CHAPITRE IV

# ÉLODIE ET CAROLE

**ÉLODIE**

**17 ANS**

**GATINEAU**

Faire une différence. C'est ce que je veux réaliser dans ma vie. Ce projet m'aide d'ailleurs à réaliser cet objectif en me montrant compréhensive et empathique face à la réalité des aînés aujourd'hui. Maintenant âgée de 17ans, j'étudie au Collège Jean-de-Brébeuf en Sciences de la nature pour me diriger vers une carrière en médecine, où je pourrai concrètement réaliser mon rêve d'avoir un impact positif sur la vie d'autrui. Animée par un profond désir d'aider mon prochain, je rêve d'un monde où la justice, l'égalité et l'ouverture d'esprit règnent, un monde où chacun peut trouver sa place, sans crainte de jugements, où l'acceptation et l'inclusion vont de soi. Ce projet m'a fait réaliser que, quoique nos univers semblent éloignés, Carole et moi vivons une réalité assez similaire, ce projet favorisant en effet l'unification des générations.

**CAROLE**

**77 ANS**

**QUÉBEC**

Dans le cadre de mes échanges téléphoniques, j'ai eu la chance de m'entretenir, dans une simplicité réconfortante, avec une dame charmante qui a soif de vivre chaque jour comme si c'était le dernier. Originaire de Chicoutimi, Carole demeure désormais à Québec, où ses enfants et ses petits-enfants sont également établis, lui permettant ainsi de tisser des liens familiaux uniques. Dès mon premier appel, il va sans dire que j'ai été particulièrement séduite par l'amabilité et la bienséance de cette dame si douce. Ses 77 ans n'ont guère été une limite à sa lucidité et à sa vivacité d'esprit, cette dernière étant toujours toute spontanéité. Le temps d'un appel, je me suis également entretenue avec madame Monique Sirois, une dame particulièrement forte. J'ai été interpellée

par son calme légendaire et son éloquence.

## **Enfance et contexte familial**

Le jumelage a d'abord débuté avec Monique, cette page témoigne de l'entretien qui a eu lieu avec elle.

Originnaire de Charny, dans la ville de Lévis, Monique est l'aînée des filles, d'où le rôle maternel qui lui était attribué au sein de la progéniture de neuf enfants. Poussée par un ardent désir d'aider son nid familial, elle se soumettait au contrôle de son père, sans se poser de questions, un sujet qui fera l'objet de profondes réflexions au courant de sa vie. Le milieu modeste dans lequel elle a évolué ne s'est point avéré une contrainte à son éducation ou à ses loisirs. Au contraire, son père, nonobstant son caractère contrôlant, se montrait enclin à offrir une éducation sans pareille à ses enfants, ce qui est aussi le cas dans ma famille. D'ailleurs, Monique a eu la chance d'étudier jusqu'en deuxième année du brevet, ce qui était peu commun à l'époque. Pendant une année, Monique a même étudié dans une école privée où elle a appris l'anglais, ce qui lui a servi dans sa carrière de secrétaire par la suite. Le dévouement de ses parents à l'égard de leurs enfants rejoint sans contredit les valeurs véhiculées dans ma famille, des valeurs prônant l'éducation, le bien-être et l'amour inconditionnel.

Dès un jeune âge, Monique a été initiée à l'importance du sport, ce dernier ayant favorisé l'unification de sa famille. En effet, puisque son père gérait un aréna, elle pouvait s'y rendre pour faire du patinage artistique en compagnie de sa famille. Monique, bien qu'elle ait vécu une enfance très heureuse, caractérisée par l'amour de ses parents, a été marquée par son père contrôlant, ce qui contraste grandement avec ma famille sans toutefois faire exception aux mœurs de l'époque. Sa relation avec son père l'a poussée à reproduire cette relation de soumission avec son propre mari. Elle a d'ailleurs été mère au foyer au moment de fonder sa famille, ce qui s'apparente à ce qu'elle a vu de sa mère en tant que jeune fille.

Désormais veuve, elle vit comme elle l'entend, sans avoir de comptes à rendre. Elle se sent libre, plus que jamais... un sentiment de liberté initié par une jeunesse contrôlée.

## **Pandémie**

Ce thème et les suivants ont fait l'objet des échanges avec Carole.

Un matin, elle s'est réveillée, sans savoir que l'entièreté de sa vie allait être chamboulée par la pandémie qui sévit actuellement, tout comme moi d'ailleurs. Elle se croyait dans un rêve, vivant une situation complètement utopique. Pourtant, tout était bien réel. Cette personne est Carole, une dame qui, comme tant d'autres, a subi les impacts économiques, environnementaux, mais surtout sociaux de la pandémie. « Je vais me réveiller et tout va être fini ! » s'exclamait-elle, avec un brin d'espoir.

Sa résidence s'apparentait à une véritable prison, ses sorties étant sous contrôle et même prohibées. Heureusement, Carole peut se compter parmi les gens privilégiés, ayant été bien entourée lors du confinement. En effet, elle a pu compter sur ses enfants, de même que ses petits-enfants, pour aller faire l'épicerie entre autres. L'empathie que je ressens envers Carole est bien sincère, car j'ai aussi vécu le confinement de manière assez difficile en raison de la solitude. Or, j'étais entourée de ma famille alors que ce n'était point le cas pour Carole. Bien que la reconnaissance qu'elle éprouve à l'égard de sa famille soit bien évidente, elle ne peut cacher son embarras quant à la dépendance constante qu'elle ressentait lorsque venait le temps de faire son épicerie ou pour toute autre sortie.

Bien que certains soutiennent que la pandémie ait été particulièrement difficile sur le plan humain et sur le plan des relations sociales, Carole se montre heureuse quant aux relations qu'elle a pu développer en étant confinée avec les autres résidents. En revanche, l'isolement social, l'empêchant de voir ses petits-enfants entre autres, a été difficile à tolérer. Ne se souvenant point d'avoir vécu

d'autres situations semblables, la COVID-19 l'a profondément marquée à jamais, comme c'est le cas pour moi également.

La pandémie a fait ressortir une certaine nostalgie chez Carole. En effet, portant un regard sur sa vie, elle ne peut s'empêcher de déclarer que notre vie ne sera « plus une vie parfaite », chuchote-t-elle, chagrinée. Elle manifeste sa mélancolie en constatant qu'elle ne connaîtra possiblement plus le plaisir de voyager en famille et entre amis.

Malgré toutes les incertitudes actuelles, Carole tente de se montrer optimiste et se réveille chaque matin avec l'espoir qu'un jour, notre vie reprendra une certaine normalité. Nous avons connu le début de cette pandémie qui marque l'histoire, mais assisterons-nous à son achèvement sous peu ?

## **Premier emploi et perception du travail**

« Monsieur Boulay », se souvient Carole avec une certaine aversion, ce patron ayant en effet marqué sa jeunesse et, admettons-le, l'entièreté de sa vie. Alors âgée de seulement 15 ans et demi, cette dernière a entamé un travail dans un bureau de finance où les gens se rendaient pour emprunter de l'argent. Malgré son expérience restreinte, elle devait supporter la pression engendrée par ce travail et, surtout, accepter l'envergure de cet emploi qui, au demeurant, cadre davantage avec la maturité d'un adulte et sa capacité à s'adapter dans des circonstances épineuses.

Pour ma part, j'étais assez jeune lorsqu'est venu le temps d'avoir mon premier emploi, travaillant en tant que caissière dans un Jean Coutu. J'avais précisément 15 ans et demi, tout comme Carole. Mon premier emploi n'est qu'un banal exemple de l'étendue des métiers qui s'offrent désormais aux jeunes étudiants, grande opposition par rapport aux emplois de l'époque.

À ses débuts en tant que secrétaire, Carole, digne d'une jeune fille de son époque, incarnait la douceur et la bonté, sans oublier une certaine naïveté et

une soumission qui l'habitaient. On peut dire que son patron a su tirer profit de la candeur de Carole, encore trop jeune pour constater que son patron représentait l'autorité et l'abus de pouvoir. En effet, à 15 ans et demi, peut-on réellement être conscient des flagrants écueils liés au monde du travail et à l'excès de pouvoir ? À mon sens, du moins, il appert que l'innocence d'un enfant ne rime aucunement avec la corruption du monde du travail. Carole craignait d'ailleurs son supérieur, a fortiori en raison de l'approche autoritaire et tyrannique pour laquelle il optait. Malheureusement, Carole ne disait rien. Strictement rien. Elle se renfermait sur elle-même, subissait, endurait, mais encore pire, elle périssait peu à peu.

Une fois mariée, Carole a quitté son travail, sans s'interroger. Elle s'est vue dans l'obligation de se démettre de ses fonctions, devrais-je préciser. À l'époque, -susurrerait-elle, avec un brin de chagrin, « c'était la norme ». Désormais sereine, elle s'exprime quant à l'arrêt de travail forcé dont elle a fait l'objet en qualifiant sa situation, et celle d'innombrables femmes, « d'épouvantable ».

Bien qu'il reste beaucoup de chemin à faire, je peux certes affirmer qu'il y a eu une certaine évolution quant au monde du travail. D'ailleurs, Carole envie profondément le privilège des femmes d'aujourd'hui, ayant une certaine liberté et indépendance quant à leur vie en général, particulièrement par rapport à leur travail et à leurs dépenses.

## **Éducation**

« Je ne comprends pas qu'ils ne soient pas capables de calculer », s'exclame Carole, tout bonnement, en faisant référence à notre génération. Cette affirmation résume bien sa pensée quant à l'éducation des jeunes aujourd'hui. Selon ce qu'elle soutient, nous devrions, en tant que jeune génération, « utiliser notre cerveau, le faire marcher un peu », plaisante-t-elle. « Multiplications, divisions, c'est inné dans notre génération », renchérit-elle avec un brin de consternation. Quoi que l'on puisse dire, il appert qu'il existe des différences

marquantes entre la génération de Carole et la mienne quant à l'éducation.

Infirmières, secrétaires, « maîtresses d'école » et religieuses. Voilà qui résume bien les différentes carrières qui s'offraient aux femmes à l'époque. Du primaire jusqu'en neuvième année, l'équivalent actuel du secondaire, pourrait-on dire, Carole, ne faisant point exception aux mœurs de l'époque, s'est dirigée dans un cours commercial d'une durée de deux ans pour ensuite exercer le métier de secrétaire. Par chance, ou disons plutôt par malchance, considérant la suite des événements, après seulement six mois à suivre ce cours, elle a été engagée par l'entreprise dirigée par monsieur Boulay, se remémore-t-elle.

De prime abord, l'école n'étant point une passion pour Carole, son cours commercial écourté s'avérait une option alléchante. Aujourd'hui, alors qu'elle porte un regard sur sa vie, elle constate bien l'importance de l'école. En effet, en raison de son parcours scolaire écourté, elle était contrainte de rester dans la compagnie qui l'avait embauchée, et ce, malgré plusieurs doléances à l'égard de son patron contrôlant, tel que la section précédente en fait mention. Elle a donc subi l'abus de pouvoir de son patron pendant toute la durée de son parcours en tant que jeune secrétaire jusqu'à son mariage, lorsqu'elle a quitté le travail.

Pour ma part, l'école représente une source de motivation puisque je suis consciente de son importance, voulant me diriger vers une carrière en médecine. Il s'agit d'une occasion sans pareille d'approfondir ses connaissances et d'élargir ses horizons. L'école m'ouvre les portes pour un avenir prometteur, un avenir qui se trace peu à peu grâce aux efforts que je fournis, nonobstant l'adversité.

## **Environnement**

« Quand je vois les rivières qu'ils vident, je comprends désormais l'urgence d'agir », avoue Carole avec une certaine culpabilité reliée à son passé. En effet,

à son époque, que ce soit en famille, à l'école ou bien en politique, « ce n'était pas un sujet dont on parlait ».

Vous l'aurez compris, il est ici question de l'environnement, un sujet maintenant d'actualité. Effectivement, quelques bons arguments que puissent dorénavant avancer ceux qui se montrent sceptiques face à la crise environnementale, en tant que collectivité, peu sont convaincus que le réchauffement climatique est dérisoire. Malgré ses 77 ans, Carole se présente lucide face à l'intérêt que l'on porte désormais à l'environnement.

Recyclage, compostage, déchets, consommation d'essence, végétarisme, tous des sujets qui n'étaient aucunement abordés à l'époque, tel que le souligne Carole. Pourtant, aujourd'hui, Carole se montre ouverte à échanger avec ses enfants et ses petits-enfants sur l'importance de prendre soin de notre planète puisqu'elle est bien plus consciente de son empreinte écologique, comme c'est le cas généralement de ma génération. En effet, à l'école particulièrement, nous sommes informés, dès un jeune âge, sur l'importance de porter une attention particulière à l'environnement qui nous entoure.

« Nous mangions de la bonne viande rouge assez fréquemment », affirme Carole, d'un ton songeur. Telle est la différence avec la mentalité d'aujourd'hui quant à la consommation de viande rouge. Nous assistons maintenant à une vague de nouveauté quant à l'alimentation, de plus en plus de gens étant conscientisés sur les impacts environnementaux de la consommation de viande rouge. D'ailleurs, la fille de Carole fait partie de ceux qui priorisent les légumes au détriment de la viande. Carole se montre en accord quant au végétarisme, étant désormais consciente des bienfaits qui y sont associés.

Bien que l'intérêt porté à l'environnement n'ait pas toujours été bien présent dans la société, la famille de Carole avait déjà une certaine conscience environnementale. En effet, ses parents réutilisaient les vêtements pour en confectionner des nouveaux. J'en conviens, la question de l'argent explique clairement ce comportement, mais il s'agit tout de même d'une forme de

comportement favorisant l'environnement.

## **Voyage**

Dans ce monde parsemé d'inégalités et d'injustices sociales, il est pertinent de se questionner quant à l'inclusion et à l'acceptation de tous afin de favoriser un monde plus solidaire. À mon humble avis, il appert qu'un des moyens de remédier aux écueils de ce monde, liés aux différences entre les individus, est de voyager. En effet, voyager, c'est éradiquer l'ignorance et, par le fait même, c'est comprendre la différence pour mieux l'accepter. Voyager, c'est ouvrir ses horizons, c'est constater la beauté dans la différence, c'est s'instruire et s'informer pour freiner la xénophobie, par exemple. Voyager, c'est apprendre à vivre en collectivité, l'essence même de l'humanité.

Du haut de mes 18 ans, considérant mes voyages en Amérique du Sud et en Europe, je peux affirmer que voyager change la perception que nous avons d'autrui, pour le meilleur, bien sûr. Dès un jeune âge, mes parents m'ont introduite aux voyages, une passion qui ne m'a jamais quittée depuis.

Carole partage la vive passion que je ressens pour le voyage. Au cours de sa jeunesse, alors qu'elle visitait notre magnifique province en compagnie de sa famille, Carole a tout de suite su apprécier le plaisir de voyager. Maintenant âgée de 77 ans, sa passion pour le voyage ne s'est aucunement éteinte. D'ailleurs, l'an passé, elle a profité des splendides plages de Cuba. La destination de ses voyages ne se limite pas aux Caraïbes. En effet, elle s'est rendue jusqu'en Europe, particulièrement en Espagne, pour une durée impressionnante d'un mois. Se remémorant un autre voyage, à Paris, « les routes convergent, comme une étoile », se rappelle Carole avec un tantinet de nostalgie.

Ses voyages lui ont permis de constater les différentes richesses dans le monde. Au Texas, par exemple, lors de son voyage en compagnie de son amie, Carole a

constaté la beauté de la richesse qui s'y trouve. Malgré tous ses voyages, il reste une dernière destination sur sa liste : « J'ai un dernier rêve, celui d'aller à Vancouver en train. » Le paysage, semble-t-il, y est à couper le souffle. Espérons que Carole puisse réaliser son rêve !

En somme, voyager permet sans aucun doute l'enrichissement de chacun, mais surtout, l'ouverture sur le monde, une ouverture qui est particulièrement nécessaire considérant la fermeture de certains à l'égard de la différence.

CHAPITRE V

# **LEILI ET NICOLE**

**LEILI**

18 ANS

GATINEAU

D'origine iranienne, l'esprit de solidarité et la famille sont pour moi des valeurs importantes. Ainsi, j'ai grandi à Gatineau, dans le même quartier que les autres membres de ma grande famille. L'an passé, j'ai déménagé en résidence au Collège Jean-de-Brébeuf, un défi que j'ai relevé et apprécié sans aucun doute. Également, je suis passionnée par le sport. J'ai d'ailleurs joué au *flag-football* et au hockey pendant plus de 10 ans. En jouant au hockey à un niveau compétitif, j'ai appris l'importance de respecter nos engagements et de travailler en équipe, et bien d'autres valeurs qui ont forgé mon caractère d'aujourd'hui.

**NICOLE**

68 ANS

PLESSISVILLE

Dès mon premier échange téléphonique avec Nicole, j'ai été impressionnée par son dynamisme et par ses conseils remarquables. Ayant beaucoup voyagé et vécu une dizaine d'années en Amérique du Sud, elle fait preuve d'une ouverture d'esprit incroyable et nettement supérieure à celle des Québécois de sa génération. De plus, ayant surmonté plusieurs obstacles, Nicole partage sa persévérance à travers ses histoires passionnantes. Elle adore prendre en charge divers projets et voyage souvent de Plessisville à Québec, où elle a grandi et où résident la plupart de ses amis.

## **Enfance**

Née au Québec en 1952, Nicole a grandi dans le quartier Saint-Jean-Baptiste. Ayant malheureusement été victime de violence de la part de ses parents, qui

n'étaient pas très bien nantis, Nicole n'a jamais été soutenue ni accompagnée. D'ailleurs, elle est rapidement devenue indépendante, quittant son milieu familial dès l'âge de seize ans. « J'ai dû commencer à gagner ma vie à seize ans pour être bien. Je ne pouvais pas continuer à vivre dans une famille où j'étais maltraitée », explique-t-elle.

En observant cette situation sous l'angle de la société actuelle, plusieurs mesures sont mises en place aujourd'hui afin d'éviter les situations d'abus de la part des parents. Malgré les nombreuses mesures, la violence est malheureusement toujours présente, quoique considérablement réduite, contrairement à l'époque de Nicole.

Elle analyse la situation de son enfance : « Lorsque nous sommes enfants, nous sommes complètement innocents. Nous vivons ce que nous avons à vivre sans juger, et nous l'encaissons. Nous ne réalisons pas vraiment que notre situation est mauvaise. Pour ma part, le plus difficile était au moment où j'ai commencé à fréquenter mes copines. Lorsque j'allais chez elles, je voyais à quel point elles étaient aimées et entourées par leur père, alors que ce n'était clairement pas le cas pour moi. »

Les moments les plus joyeux de son enfance ont été marqués par la musique, le chant et le piano. Elle trouvait également un énorme réconfort en dessinant, puisque c'était une manière pour elle de s'exprimer. D'ailleurs, lorsqu'elle était jeune, ses seuls jouets étaient un canard en plastique ainsi que des crayons de cire, avec lesquels elle dessinait sur les murs de sa chambre. De nos jours, les jouets sont tout à fait différents. Effectivement, les enfants ont des dizaines de jouets, sans oublier les tablettes électroniques sur lesquelles se trouvent des centaines de jeux électroniques variés.

Heureusement, malgré son enfance rocambolesque, Nicole a réussi à s'en sortir haut la main. D'ailleurs, selon elle, ce sont les obstacles qu'elle a dû surmonter dès un bas âge qui lui ont donné une grande force et de la résilience, lui permettant aujourd'hui de faire face à des situations auxquelles plusieurs n'y

arriveraient pas.

## École

Persévérante et calme, Nicole était une étudiante qui répondait généralement aux attentes des enseignants. Pensionnaire, celle-ci vivait dans les couvents dirigés par les religieuses de la Charité. Nicole décrit son expérience en tant qu'étudiante de religieuses comme étant assez particulière : « Les religieuses enseignaient beaucoup de choses, mais elles nous démolissaient en même temps. » Effectivement, selon elle, celles-ci n'avaient pas le bagage ni l'ouverture pour être des enseignantes de haute qualité.

Nicole se remémore un événement marquant de son parcours scolaire : « À cette époque, on écrivait en lettres attachées [en mode calligraphique] avec une plume trempée dans l'encrier. J'avais la plus belle écriture de la classe, mais les religieuses détestaient le fait que j'étais gauchère. Elles ont essayé de corriger mon écriture à l'aide de coups de règles sur mes doigts. En général, lorsque les étudiants étaient gauchers, ils devaient se mettre à genoux près du pupitre de l'enseignante pour recevoir des coups de règle. »

Cet événement est assez choquant, puisque c'est un exemple concret de la fermeture d'esprit de l'époque, où la différence n'était pas acceptée. Ainsi, comme la majorité des personnes étaient droitières, on n'acceptait pas les gauchers (c'était considéré comme une tare). D'un ton rieur, Nicole ajoute : « Ce qui est bien drôle pour moi aujourd'hui, c'est que la plupart des gens de mon entourage sont gauchers ! »

Évidemment, de nos jours, la violence dans un milieu scolaire est complètement inacceptable, contrairement à l'époque de Nicole. De plus, présentement, la plupart des enseignants encouragent et acceptent la différence, ce qui rend l'environnement scolaire certainement moins lourd.

En tant que pensionnaire, Nicole devait aller à l'église cinq fois par semaine.

Ses activités se limitaient à des tours de musées et de la ville de Québec, et ce, une fin de semaine par mois : « Je m'assurais d'être sage afin de pouvoir sortir et participer aux activités », dit-elle d'un ton rieur.

Pour ma part, j'ai également étudié au secondaire dans une école privée catholique pour filles. Nous croisions parfois les sœurs, anciennes enseignantes du collège et résidentes du bâtiment, qui marchaient dans les corridors. Toutefois, l'ambiance était très différente qu'à l'époque de Nicole. Par exemple, nous avions des messes seulement quatre fois par année.

## **Emplois**

Indépendante, Nicole a commencé à gagner sa vie dès l'âge de 16 ans. Son premier emploi était celui de secrétaire-téléphoniste pour une entreprise privée qui n'existe plus aujourd'hui. Elle a réussi à se faire engager, puisqu'elle était déjà bilingue à 16 ans, ce qui était peu fréquent à l'époque. Étant la plus jeune des employés, Nicole a eu quelques difficultés à s'adapter dans son nouvel environnement de travail : « Je travaillais avec des femmes de trente et de quarante ans qui n'ont pas eu la vie facile. Considérant que je venais tout juste de sortir de chez mes parents, je n'avais pas vécu les mêmes choses que mes collègues (des relations amoureuses malsaines, par exemple). » Étant donné ces différences, Nicole a eu plus de difficulté à s'intégrer.

Nicole ajoute qu'il y avait une certaine division des rôles selon le sexe au sein de l'entreprise. Effectivement, comme dans la plupart des entreprises de l'époque, le propriétaire était un homme et la gérante était une femme. C'était même commun à l'époque d'observer des relations entre le patron et la gérante : « J'ai découvert que notre chef d'équipe avait eu une relation avec le patron, mais que le patron était marié. Notre chef d'équipe était donc sa maîtresse ! » dit-elle d'un ton rieur. Ce qui semblait être le plus ridicule dans cette situation était que la chef d'équipe n'était clairement pas qualifiée pour son poste et qu'elle faisait près de 10 fautes d'orthographe par phrase !

De nos jours, selon l'environnement de travail, plusieurs entreprises découragent les relations entre employés et employeurs, puisque cette relation pourrait être vraiment mal vue. Ainsi, contrairement à l'époque, il est peu commun de voir une telle relation au travail.

En tant que secrétaire-téléphoniste, Nicole recevait une paye d'environ 95 \$ par quinze jours. Bien que ce montant soit minime, il faut considérer que le coût de la vie à l'époque était proportionnel. Aujourd'hui, le salaire minimum au Québec est d'environ 13,10 \$ de l'heure.

Pour ma part, mon premier emploi était celui d'animatrice de camp de jour, également à l'âge de 16 ans (soit en 2018). Le salaire minimum au Québec en 2018 était de 11,25 \$ de l'heure, ce qui est clairement plus élevé qu'à l'époque de Nicole.

## **Technologie et réseaux sociaux**

« Ah ! la technologie ! » dit Nicole d'un ton exaspéré, lorsque questionnée sur l'influence de la technologie et des réseaux sociaux sur sa vie. Nicole a trouvé l'adaptation entre la technologie et « l'ancienne méthode » assez difficile, surtout au travail : « Lorsque je suis entrée en 1987 pour travailler au château Frontenac, on prenait les enregistrements à la réception à la main. Alors, je fonctionnais avec les anciennes méthodes. Par contre, du jour au lendemain, ils ont inclus l'informatique dans le système. Comme je n'avais aucune connaissance à ce sujet, j'ai trouvé la situation très stressante. » Évidemment, le manque de formation face à la technologie au travail a contribué à sa difficulté à s'adapter puisqu'elle a dû apprendre essentiellement par elle-même.

Pour Nicole, l'expérience la plus traumatisante était lorsqu'elle devait rédiger des textes ou encore copier-coller des images : « Ça m'écoeurait tellement ! » dit-elle en riant. D'ailleurs, elle se souvient de quelques moments où elle est revenue à la maison avec ses verres fumés et en pleurant.

Aujourd'hui, Nicole utilise davantage Internet et les réseaux sociaux. Elle lit la plupart des journaux en ligne et écoute des vidéos sur YouTube. De plus, au début de la pandémie, elle s'est inscrite sur Facebook, lui permettant ainsi de rester en contact avec ses amis. D'ailleurs, elle trouve que les réseaux sociaux sont très pratiques, puisqu'elle peut échanger régulièrement avec les personnes qu'elle aime et recevoir beaucoup plus d'informations, tout en étant moins isolée.

Toutefois, elle juge que les téléphones prennent trop de place dans nos vies. Par exemple, au restaurant, elle remarque que les personnes sont davantage sur leurs téléphones, au lieu de discuter ensemble et de profiter du moment présent. De plus, elle juge que nous vivons de plus en plus dans un monde superficiel en raison des réseaux sociaux et que nous devons savoir comment les utiliser proprement et de manière sécuritaire.

Pour ma part, ayant grandi dans l'ère technologique, j'ai naturellement plus de facilité avec les ordinateurs et les réseaux sociaux. Cependant, même si ces derniers peuvent avoir plusieurs avantages, ils occupent trop de place dans mon environnement et peuvent parfois être un énorme gaspillage de temps. Les jeunes de ma génération deviennent trop dépendants et ont tendance à partager tous les événements de leur vie en ligne, ce qui risque de devenir excessivement dangereux.

## **Pandémie**

Étant une personne avec plusieurs engagements, Nicole voyage souvent de Plessisville à Québec, où résident les membres de sa famille ainsi que ses amis. D'ailleurs, en mars, elle planifiait un voyage à Québec dans le but de visiter un logement et de s'y installer de manière permanente. Malheureusement, à cause de la pandémie, elle a annulé son voyage. Elle n'a pas visité sa famille ni ses amis depuis. Cet isolement est extrêmement difficile pour Nicole : « Cette quarantaine a été complètement abominable. J'ai souvent pleuré, seule chez

moi. C'était l'expérience la plus traumatisante de ma vie. »

Heureusement, pendant cette période, elle s'est occupée en lisant beaucoup de livres. Elle s'est même branchée sur un site de rencontres, qui lui a permis de communiquer tous les jours avec un monsieur de Shawinigan avec qui elle est devenue très proche !

Cependant, Nicole juge les mesures de déconfinement abominables et exagérées. Selon elle, comme il n'y a aucun cas de contamination due au virus à Plessisville, elle ne comprend pas pourquoi les mesures sont aussi sévères. « Aller à la pharmacie Jean Coutu est pire qu'aller voir le pape, ça me prendrait un scaphandre », dit-elle d'un ton rieur. Malgré son léger désaccord face à l'intensité des mesures de déconfinement, Nicole les respecte, puisqu'elle ne se pardonnerait jamais d'être responsable de la maladie ou du décès d'autres personnes.

Finalement, Nicole est particulièrement chagrinée lorsqu'elle voit des centaines d'entreprises, qui étaient ouvertes pendant des décennies, faire faillite à cause de la pandémie : « C'est comme si le tissu sociétal est en train de se défaire. »

Pour ma part, j'ai vécu la quarantaine assez différemment de Nicole. Je suis retournée à la maison, à Gatineau, où j'ai bénéficié de temps de qualité avec mes parents. Les enseignants nous ont également gardés occupés avec leurs montagnes de travaux et d'examens.

En ce qui concerne les mesures de déconfinement, je trouve que celles-ci pourraient être davantage sévères afin de minimiser, voire d'éviter, une seconde vague du virus. J'aurais même préféré être complètement en quarantaine pour la majeure partie de l'été, avec seulement l'ouverture des magasins essentiels. Toutefois, je comprends qu'il aurait été difficile économiquement et mentalement pour les individus de rester à la maison en quarantaine pour plusieurs autres mois.

## Religion

Née au Québec, Nicole a grandi dans un environnement fortement influencé par la religion catholique, où l'Église occupait une place excessivement importante dans toutes les sphères de la société, notamment l'éducation et la famille. « Le curé essayait souvent de se mêler dans les couples pour savoir si la madame utilisait la contraception lors des rapports sexuels, ce qui était très mal vu, puisque l'église encourageait fortement les grandes familles », ajoute Nicole.

Selon elle, la religion enseignée à l'église n'a absolument aucun rapport avec la présence de Dieu. Même si Nicole n'est pas entièrement d'accord avec les enseignements de la religion, elle trouve que les gens étaient beaucoup plus unis avant que maintenant. Elle se souvient qu'avant, les églises étaient pleines, contrairement à aujourd'hui. De plus, elle trouve que les enseignements donnaient une certaine notion d'éthique de vie positive et de charité humaine.

Évidemment, en tant que pensionnaire, Nicole devait assister très souvent à des messes et à des cérémonies religieuses. D'ailleurs, elle se souvient qu'elle se réunissait avec ses copines à la récréation et que celles-ci inventaient des pseudos péchés et de fausses confessions à raconter au curé. C'était leur grand plaisir ! Elle se souvient également qu'à l'école, l'enseignement des religieuses était orienté dans l'optique que les étudiantes deviennent éventuellement des sœurs.

En ce qui concerne la famille, ses parents étaient pratiquants, mais Nicole ne sait pas s'ils étaient véritablement croyants ou si ces derniers agissaient plutôt par automatisme. Cependant, ses tantes étaient des religieuses, une première ayant fondé des écoles à Calcutta, en Inde, et une deuxième ayant enseigné aux États-Unis, dans le Maine. Finalement, son oncle a été en mission à Santo Domingo, où il a fondé un hôpital et deux écoles. Ainsi, son environnement familial fut fortement influencé par la religion.

Pour ma part, je ne suis pas du tout pratiquante. Mes parents, ayant immigré de l'Iran, ne sont pas non plus pratiquants. Cependant, j'ai fréquenté une école secondaire catholique privée, où les sœurs résidaient et où certaines enseignaient. Nous devions également assister aux messes.

CHAPITRE VI

# **VIRGINIE ET NICOLE**

## **VIRGINIE**

18 ANS

MONTRÉAL

Je suis étudiante au Collège Jean-de-Brébeuf, à Montréal. J'ai 18 ans et j'ai grandi à Granby. L'année passée, j'ai emménagé dans les résidences de Brébeuf pour venir étudier à Montréal. C'est un milieu beaucoup plus vaste et diversifié culturellement que ma petite ville. Il est très enrichissant d'apprendre à connaître des étudiants qui ne viennent pas du même milieu et qui ont différentes histoires à raconter. Par l'entremise de ce projet, j'ai pu communiquer avec Nicole, une dame d'une autre génération. J'ai pu apprendre à connaître son histoire, ce qui a été enrichissant et intéressant. Cela a été réconfortant aussi d'avoir un peu de compagnie en ces temps difficiles de pandémie.

**NICOLE**

63 ANS

QUÉBEC

Au travers des semaines, j'ai appris à connaître Nicole, une dame de 63 ans, nouvellement retraitée et super dynamique. Dès nos premiers appels, j'ai apprécié son souci du détail dans ses anecdotes. Chaque semaine, elle prenait le temps de préparer ses histoires dont elle allait me faire part. Les appels se sont additionnés et j'ai appris à connaître Nicole sous un angle plus personnel. Il s'est ainsi créé entre nous une belle complicité et une belle connexion. En fait, nous nous ressemblons sur plusieurs points et il a été super intéressant, et à la fois étonnant, d'observer à quel point deux dames n'ayant rien en commun, pas même la génération, ont pu avoir des expériences à la fois très différentes et similaires.

## **Enfance et vie familiale**

Nicole est née à Sainte-Sophie-de-Lévrard, un petit village d'à peine 700 habitants. Elle a habité sur une ferme toute sa jeunesse avec ses parents, ses sept frères et sœurs. Étant assez éloignée en âge de ses frères et sœurs, elle a appris à s'occuper toute seule et à se trouver des activités, comme d'aller pêcher des petits poissons avec une canne de conserve dans la rivière derrière chez elle ou même de jouer dans le sable avec des pots de margarine. Même si elle s'occupe très bien seule, les soirées de jeux de société en famille restent de bons souvenirs qu'elle chérit, avec tous les autres petits souvenirs qu'elle associe à son enfance au sein de sa famille. Par exemple, elle se rappelle les dimanches après-midi passés à se bercer sur la galerie en parlant avec sa famille, la tradition quotidienne d'écouter les nouvelles ou bien encore le temps passé devant la télévision à regarder les soirées canadiennes et le hockey.

Son père travaillait à la ferme laitière avec ses frères alors que sa mère travaillait dans la maison et montrait les tâches ménagères aux filles. Ils avaient également des jardins où poussaient des patates, des carottes, des tomates et plusieurs autres fruits et légumes, ce qui leur permettait de faire du *cannage* et des confitures. Ainsi, la famille entière passait l'été à préparer les réserves de nourriture pour durer tout l'hiver. C'était une activité familiale forcée. Par la suite, ils entreposaient les patates et les *cannages* dans la terre dans la cave de la maison, de manière à conserver la nourriture pour l'année à venir. Ils n'avaient pas beaucoup de sous et essayaient donc d'être le plus autonomes possible pour diminuer les coûts de l'épicerie et subvenir aux besoins de la famille. Durant une bonne partie de sa jeunesse, la famille de Nicole ne possédait pas de voiture. Ils faisaient donc leurs déplacements à l'épicerie ou en ville en tracteur. N'ayant ni bain ni de douche, ils se lavaient une fois par semaine dans une cuve remplie d'eau.

## **Parcours scolaire**

Nicole était une jeune fille très sage et travaillante à l'école. Elle avait de très bonnes notes, mais l'école n'était pas pour elle un endroit plaisant ni motivant,

c'était plutôt un fardeau qui lui apportait beaucoup de stress et d'anxiété. Dès ses premières années au primaire, à l'école de son village, elle se mettait énormément de pression pour performer et elle avait toujours l'impression qu'elle n'allait pas réussir ses examens. En deuxième année du primaire, la vue de Nicole s'est mise à se détériorer rapidement, mais elle n'en a pas parlé à ses parents pour ne pas les alarmer et leur imposer une autre importante dépense pour des lunettes. Ce n'est qu'en quatrième année, lorsqu'une optométriste est venue évaluer les élèves de l'école, qu'elle a dû en parler à ses parents. À l'âge de 10 ans, elle avait déjà des doubles foyers dans ses lunettes, ce qui, à l'époque, était mal vu des élèves, puisque le port des lunettes était beaucoup moins normalisé qu'aujourd'hui. C'était un autre facteur stressant qu'elle associe à ses années à l'école.

Après l'école primaire, elle a fait les deux premières années de son secondaire dans une paroisse, dans des locaux situés en haut d'une salle de quilles. Sur l'heure du dîner, elle et d'autres élèves allaient ramasser les quilles pour se faire un peu de sous. Elle est retournée dans son village pour son secondaire trois et quatre, puis a fait son secondaire cinq à Nicolet, où elle restait en pension chez les sœurs. Un des meilleurs souvenirs qu'elle garde de son parcours à l'école secondaire, ce sont les messes de minuit que son école préparait. Environ un mois avant Noël, ils allaient se pratiquer dans l'église d'à côté et préparaient ce spectacle si magique. C'était pour eux une belle tradition très rassembleuse.

Par la suite, Nicole s'est rendue à Québec pour poursuivre ses études au collégial en service de garde. Sa première année s'est passée chez des religieuses et ses deux dernières années à Cap-Rouge, chez des frères. Son expérience au cégep a été meilleure puisqu'elle étudiait dans un domaine qui la rejoignait davantage et qu'elle a passé de superbes années avec ses amies en résidence.

## **Relations de cœur**

Pour ce qui est des relations amoureuses, Nicole n'était pas pressée et elle a pris

son temps. Puisqu'elle a commencé à sortir assez tardivement, soit dans sa vingtaine, c'est à l'âge de 23 ans qu'elle a eu son premier copain. Après le cégep, en même temps qu'elle travaillait, Nicole s'est inscrite à un cours de relations humaines pour approfondir ses connaissances personnelles, et c'est à cette formation qu'elle a rencontré son premier amoureux. C'est vers la fin de la formation, environ au dixième cours, qu'il lui a demandé de faire une sortie ensemble. Pour le premier rendez-vous, ils sont allés au cinéma, puis les sorties se sont enchaînées alors que la relation se bâtissait. Après cinq mois de relation, il a dû partir au Lac-Saint-Jean pour son travail. La relation étant assez récente, Nicole ne l'a pas suivi. Ils ont tenté de préserver la flamme de leur relation en se parlant au téléphone et en s'envoyant des lettres d'amour par la poste. Malheureusement, la relation s'est terminée quatre mois plus tard à cause de la difficulté à entretenir une relation à distance. Ses relations qui ont suivi ont été des petites amourettes qui n'ont pas été très marquantes dans la vie de Nicole et qui n'ont pas duré très longtemps.

Sa vraie relation suivante a été à l'âge de 33 ans lors de la rencontre d'un homme par le biais d'une agence. En effet, les sites comme Tinder n'existaient pas à l'époque. Nicole s'est donc tournée vers une agence de rencontre qui créait le profil de chacun à l'aide de leurs champs d'intérêt et de leurs attentes. Nicole aimait spécialement l'encadrement qu'offrait l'agence en vérifiant ses profils et en recevant au préalable les personnes afin de garantir une rencontre sécuritaire. À son premier rendez-vous au restaurant, ça a été le coup de foudre. Ils ont vite manifesté de l'intérêt pour une relation et ils ont fait plusieurs sorties par la suite, comme des tournées en moto. Après trois mois de relation, ils ont emménagé ensemble dans un petit village se situant à mi-chemin de leur travail respectif, ce qui était tout de même à 50 minutes de la garderie où Nicole travaillait. Ils se sont mariés l'année suivante et ont eu un garçon un an après. La relation s'est toutefois terminée après 18 ans de vie commune et Nicole ne s'est pas réengagée dans une autre relation par la suite.

## **Premiers emplois**

Toute sa jeunesse, Nicole a travaillé dur sur la ferme de ses parents et dans la maison pour aider sa famille. Ces années ont été très formatrices et elle passait la majorité de son temps libre à cueillir des légumes et à aider dans les tâches ménagères. Elle était une jeune fille très obéissante et travaillante. Son premier travail rémunéré a été de ramasser et de placer les quilles dans les allées durant l'heure du dîner à l'école. Cela lui permettait de se faire quelques sous. Ensuite, elle a travaillé avec sa sœur dans un champ de framboises. Puis, à 17 ans, elle est partie pendant huit semaines, à Toronto, habiter chez une famille pour garder et s'occuper de leurs deux enfants. Elle est partie là-bas avec deux autres de ses amies dans le but d'apprendre l'anglais. Malheureusement, cette expérience hors du commun, qui se voulait enrichissante, a plutôt été une mauvaise expérience. En effet, la famille dans laquelle Nicole s'est retrouvée la faisait travailler comme une bonne, à laver les planchers et la cuisine plutôt qu'à simplement s'occuper des enfants. En plus de tout l'ouvrage que la dame lui donnait dans la maison, le salaire n'était que de 15 \$ par semaine.

Heureusement, elle avait une journée de congé par semaine, ce qui lui permettait de sortir avec ses deux autres amies. Après cet été à l'étranger, Nicole a fait ses études en service de garde, ce qui lui a permis de travailler par la suite dans les CPE (centres de la petite enfance). Elle a commencé à travailler à Place Laurier, puis elle a changé pour une halte-garderie de Sainte-Foy. Dans ce type de centre, contrairement à une garderie normale, les enfants n'y vont que pour quelques heures et pour un maximum de trois jours par semaine. Peu de temps après, cette halte-garderie est devenue une garderie normale, au grand plaisir de Nicole, qui aimait davantage créer des liens plus forts avec les enfants et les voir plus longtemps. Nicole a travaillé quarante ans dans cette garderie et elle a adoré ce travail. Elle qualifie même cette profession comme étant sa vocation. Les enfants, toujours de bonne humeur, enthousiastes et intéressés ont fait de ces quarante années de travail un vrai bonheur ! Elle a officiellement pris sa retraite en janvier 2020.

## **Religion**

La religion occupe une place importante dans la vie de Nicole. C'est en quelque sorte un de ses piliers. Elle est croyante et va à la messe très souvent. Dans sa jeunesse, alors qu'elle habitait encore chez ses parents, ils avaient beaucoup de traditions liées à la religion catholique. D'abord, toute la famille allait à la messe le dimanche. Contrairement à la messe d'aujourd'hui, celle-ci se disait en latin et le prêtre déposait l'hostie directement dans la bouche de chacun. Aussi, ils récitaient le chapelet en famille chaque soir, à 19 h, sans exception. À l'époque avec sa famille, Nicole faisait carême quarante jours avant Pâques, prenant garde de ne pas manger de viande le Vendredi saint. C'est une tradition que Nicole suit aujourd'hui avec moins d'ardeur qu'auparavant, en s'abstenant de manger de la viande lorsqu'elle arrive à y penser. Bien que Nicole aille encore fréquemment à la messe, elle ne récite plus le chapelet chaque soir comme autrefois, mais elle s'implique tout de même comme bénévole lors des communions dans la paroisse près de chez elle. Bien qu'encore très impliquée et pratiquante, Nicole n'a pas exigé un même engagement à son fils. Celui-ci est quand même baptisé et a toutes ses formations, mais il n'est pas pratiquant comme sa mère.

Nicole est un peu nostalgique de certaines traditions qui semblent se perdre avec le temps. Elle voit bien que l'influence de l'Église catholique a grandement diminué à travers les années. Elle comprend qu'avec les nombreux scandales au sein de l'Église, les gens puissent vouloir baser leur spiritualité sur autre chose. Chacun vit sa spiritualité à sa manière et, selon elle, peu importe la religion pratiquée, les valeurs fondamentales resteront toujours les mêmes : aimer, prendre soin des autres, pardonner, bénir et vivre dans la gratitude.

## **Technologie**

Étant née en 1956, Nicole n'a pas grandi avec l'omniprésence de la technologie, comme c'est le cas de la génération d'aujourd'hui. Dans sa famille,

lorsqu'elle était enfant, la seule technologie qu'elle connaissait était le téléphone. Ils avaient un téléphone relié à une centrale, d'où l'appel était redirigé. Le téléphone était placé au milieu de la maison et il était difficile de communiquer en privé. Elle s'en servait donc vraiment juste en cas d'extrême urgence. Ce n'est pas une technologie qui, à l'époque, a beaucoup influencé sa vie. Aujourd'hui, Nicole utilise davantage le téléphone qu'autrefois, notamment pour communiquer avec ses amies et avec sa famille. Le téléphone cellulaire reste, quant à lui, une technologie qu'elle n'utilise pas beaucoup. En fait, elle ne voyait pas l'utilité de s'en procurer un jusqu'à ce qu'il y a environ une quinzaine d'années, elle soit tombée en panne sur l'autoroute, en plein hiver, à -40 °C. Heureusement, elle s'en est sortie grâce à l'aide précieuse d'un passant qui a pu appeler le club CAA-Québec. Depuis, elle traîne son téléphone *flip phone* pour la dépanner en cas d'urgence.

Autre que le téléphone, Nicole a dû s'adapter à une toute nouvelle avancée technologique qui a changé légèrement ses habitudes : l'ordinateur. Elle a acheté un ordinateur en 2004 sans toutefois s'en servir puisque c'était pour les études de son fils. C'est plusieurs années plus tard, en 2012, qu'elle s'est procurée son premier ordinateur personnel. Elle l'utilise maintenant pour faire de petites recherches, lire des recettes, jouer à de petits jeux et communiquer par courriel avec ses proches. Elle trouve très pratique l'accès facile et instantané à l'information qui, à l'époque, ne pouvait se retrouver qu'à la bibliothèque. Bien qu'elle apprécie grandement les bénéfices de cette technologie, elle ne l'utilise pas énormément puisque cela la fatigue de regarder un écran pendant une période trop prolongée. De plus, Nicole se méfie de cet outil à double tranchant qui peut être très dangereux, comme elle l'a constaté après s'être fait avoir par un arnaqueur. Elle trouve que cette technologie augmente la menace des arnaqueurs et des fraudeurs puisqu'ils ont ainsi la possibilité d'escroquer à une beaucoup plus grande échelle.

Avec les années, Nicole a dû apprendre à utiliser de nouvelles technologies qu'elle ne maîtrise que très sommairement et qui n'ont pas drastiquement

changé son mode de vie.

## **Pandémie**

Notre dernier appel a concerné, bien entendu, le virus qui bouleverse la vie de tous depuis les derniers mois, le coronavirus causant la COVID-19. Au départ, quand le virus a commencé à se répandre en Chine, Nicole ne pensait pas qu'il puisse un jour atteindre le Canada. Elle n'était pas trop stressée par rapport à cela. Mais au fur et à mesure que celui-ci s'est répandu en Europe pour finalement atteindre les États-Unis, son inquiétude a monté. Quand finalement il est devenu clair que ce n'était qu'une question de temps avant que le Canada soit touché, elle avait peur, ayant vu à quel point ce virus est ravageur et hyper contagieux.

Avec sa santé précaire, Nicole a pris toutes les précautions possibles, est sortie le moins possible et a même porté le masque avant que celui-ci ne soit obligatoire afin de se protéger au maximum. Nicole m'a avoué que, comme elle vit seule, les semaines de confinement ont été longues. Être isolée et ne voir personne a été difficile sur son moral et cela est devenu très lourd au fil des semaines. Elle a donc appelé ses proches plus souvent et a tenté de se divertir en faisant des promenades, en lisant un livre ou bien en faisant des sudokus ou des mots croisés. Mais le contact social lui a manqué énormément. Quand le processus de déconfinement a commencé et qu'il a été possible de revoir nos proches, Nicole n'a pourtant pas revu son fils immédiatement. C'est au début d'août que celui-ci lui a rendu visite pour la première fois, puisqu'il avait peur de la contaminer. Heureusement pour Nicole, qui s'ennuyait du contact humain, elle n'a pas attendu aussi longtemps avant de revoir ses amis proches.

Nicole se questionne beaucoup sur les différentes répercussions à long terme qu'aura le coronavirus, notamment sur celles en lien avec l'éducation et le développement des jeunes. En effet, le port du masque pour les éducatrices inquiète Nicole, car elle soutient qu'à l'âge préscolaire, une grande partie du

développement du jeune et de son apprentissage se fait par les relations sociales. Bien qu'il puisse interagir avec sa monitrice, il ne voit pas son expression faciale, et cela crée une approche beaucoup plus froide et impersonnelle.

Malgré tous les impacts négatifs de la COVID-19 sur nos vies, Nicole constate que le coronavirus aura eu au moins un impact positif, celui de redéfinir nos priorités. En effet, ces derniers mois nous ont appris à ne rien prendre pour acquis, à bien profiter de chaque instant et à valoriser au maximum les moments passés avec ceux qu'on aime.

CHAPITRE VII

# **MATHIS ET FABIEN**

**MATHIS**

18 ANS

MONTRÉAL

Originaire de l'Estrie, c'est là que j'ai complété mon parcours scolaire de niveaux primaire et secondaire. Durant ces années, j'ai toujours été un étudiant très impliqué dans ma communauté. Je divisais mon temps entre la présidence du conseil de vie étudiante, le conseil municipal jeunesse et les représentations théâtrales. Ces activités, quoique fort intensives, ont forgé mon goût pour la politique, l'art de la rhétorique oratoire et la diplomatie. J'estime aussi que mon parcours d'éducation secondaire a forgé mon caractère distinct et mes valeurs. Depuis l'an dernier, j'ai fait le saut à la grande ville. J'étudie désormais au Collège Jean-de-Brébeuf, situé à Montréal. Cette occasion me permet de me développer et de me réinventer. C'est ainsi que je peux continuer de m'impliquer dans des domaines qui sont si importants à mes yeux.

**FABIEN**

76 ANS

QUÉBEC

Dès les premiers instants de conversation, j'ai tout de suite réalisé que Fabien est un homme d'une riche expérience de vie. Son enfance en Tunisie, ses voyages à travers le monde et son désir d'implication bénévole ont forgé un homme remarquable. Empathie, ouverture d'esprit et détermination acharnée sont des qualités qui viennent naturellement à Fabien. Vous verrez que son parcours professionnel et personnel a de quoi impressionner plus d'un.

## **Enfance et parcours scolaire**

Tous s'entendront à dire que Fabien a eu une enfance à tout le moins atypique. Fils de parents italiens, il est pourtant né en Afrique du Nord. Fabien a grandi

au cœur de la Tunisie des années 40, alors une terre sous protectorat français. Il y a fait ses premières années d'éducation et a été scolarisé selon le modèle français. Il raconte qu'il côtoyait à l'époque nombre d'Européens, d'Africains et de gens du Moyen-Orient. Dès son plus jeune âge, il a ainsi été imprégné par le multiculturalisme et l'acceptation sociale qui se dégagent de cet environnement. Il dit lui-même avoir apprécié la compagnie de camarades de diverses origines et même, de diverses fois.

Au fil de ses descriptions, je suis frappé de constater à quel point son adolescence comporte des points communs avec la mienne. Nous avons tous les deux grandi dans des environnements particulièrement multiculturels. Je fais actuellement mes études au Collège Jean-de-Brébeuf, situé dans Côte-des-Neiges, sans aucun doute le quartier le plus culturellement diversifié de la ville de Montréal. Bien que je n'aie pas vécu en Tunisie, mon parcours scolaire et mes voyages des dernières années m'ont appris à voir la diversité humaine comme une des plus grandes forces qu'une société puisse avoir.

Fabien décrit sa famille comme étant « de classe très moyenne ». Il affirme néanmoins que celle-ci se distinguait par l'extrême valorisation qu'elle accordait à l'éducation, au travail acharné et à l'ouverture d'esprit. Cela explique sans doute pourquoi il s'est révélé être un homme ambitieux et avide de nouvelles rencontres.

L'amour frappe à la porte de Fabien en 1968. Ce dernier tombe sous le charme d'une Québécoise qui travaillait à l'époque en Tunisie. La même année, alors âgé de 24 ans, il s'envole au Québec avec sa douce et s'y marie. C'est ainsi que commence un nouveau chapitre outre-mer dans sa vie.

Une fois installé au Québec, il se plaît à pouvoir interagir aisément en français et décide de se lancer un nouveau défi. Ayant toujours voulu accomplir des études supérieures, il entreprend un baccalauréat en administration à l'Université Laval.

## Voyages

Dès son plus jeune âge, Fabien s'est familiarisé à l'importance du multiculturalisme. Il y a cinq ans, il est frappé par l'envie de contribuer à l'amélioration des conditions de vie de villages défavorisés d'Amérique centrale. C'est ainsi qu'il décide d'entreprendre un voyage humanitaire au Guatemala, en compagnie d'autres bénévoles et de guides locaux. Cette occasion unique lui a permis d'améliorer la vie quotidienne de Guatémaltèques défavorisés, tout en profitant du charme de l'Amérique centrale. Fabien construisait des habitations durant la semaine et, la fin de semaine venue, lui et ses partenaires en profitaient pour visiter des pyramides, se baigner dans des sources d'eau chaude et même observer des singes !

Fabien est également un adepte des *roadtrips*. Il y a de cela quelques années, celui-ci a loué une Volkswagen Westfalia. Il a utilisé cette dernière pour parcourir les États-Unis aux côtés d'un ami. Il raconte allègrement son passage à San Francisco, là où il dit avoir « séjourné en prison au coût de 50 \$ ». Cette anecdote fait évidemment allusion à la célèbre prison d'Alcatraz, au large des côtes californiennes. Il a tellement apprécié son expérience qu'il a décidé de faire l'acquisition de sa propre Westfalia en octobre dernier.

Son amour à l'égard des voyages est loin de s'arrêter là. Depuis plusieurs années, il a l'habitude de voyager en Asie du Sud-Est. Il entretient une fascination particulière envers Bangkok, la capitale de la Thaïlande. Il s'agit, selon lui, d'une ville exceptionnellement animée, où il est possible de nourrir un singe puis de caresser un tigre dans la même journée. Il m'explique que le très bas coût de la vie lui a permis de déguster de savoureux plats thaïs traditionnels, le tout à un coût dérisoire. Le coût réduit de la vie quotidienne lui a aussi permis de visiter la ville sans limitation. Il raconte qu'il traversait la ville d'un bout à l'autre pour pas plus de 25 centimes. En sortant de la pandémie actuelle, il rêve de fouler le sol de deux nouvelles destinations asiatiques : l'Inde et le Japon.

## **Vie professionnelle**

Alors qu'il était arrivé au Québec depuis peu, Fabien a entrepris de suivre une formation collégiale en arpentage. C'est ainsi qu'il a appris à dessiner des plans de maison, d'immeubles et de terrains à partir de photos aériennes. À la sortie de son cours d'arpentage, il a été embauché par une firme d'architecture afin de dessiner des plans. Il a quitté cette firme en 1970 afin de travailler au ministère des Terres et Forêts du gouvernement québécois. Son rôle consistait principalement à cartographier des terrains et des régions naturelles protégées. À peine commençait-il à s'acclimater à son nouvel emploi qu'il a été recruté par la Ville de Québec. Le conseil municipal lui a demandé de joindre une équipe responsable de cartographier minutieusement les plans de la ville. Fabien a occupé un poste de dessinateur-rechercheur au sein de cette équipe, ce qui impliquait de travailler à partir des cadastres municipaux.

Avide de nouveaux défis, Fabien a entrepris des études universitaires parallèlement à son travail à la Ville de Québec. C'est ainsi qu'il a obtenu un certificat en évaluation immobilière de l'Université Laval. Ce nouveau diplôme lui a permis de devenir évaluateur immobilier à la Ville de Québec. Après plusieurs années d'expertise dans ce domaine, il a entrepris de donner des cours d'évaluation immobilière au niveau collégial.

Comme vous l'aurez sans doute constaté, Fabien est un homme qui a baigné dans le monde de l'architecture, de la cartographie et de l'immobilier. Fidèle à son habitude de rechercher de nouveaux défis, il a décidé de diversifier son propre portefeuille immobilier. Au milieu des années 70, il a fait l'acquisition d'un chalet au bord du lac Saint-Joseph et a décidé d'entamer un large processus de rénovation des lieux. Agrandissement structurel, mise en place d'un nouveau solage, rénovations intérieures, changement des fenêtres... tout y est passé ! Quelques années plus tard, Fabien a vendu sa propriété du lac Saint-Joseph afin d'acheter une maison à Cap-Rouge, en périphérie de la ville de Québec. En 1990, il a fait l'achat de son premier immeuble à logements

locatifs. Encouragé par ses bonnes acquisitions, Fabien s'est plu à accroître encore davantage son portefeuille immobilier au cours des années 2000.

Plus je discute avec Fabien, plus je réalise à quel point sa vie professionnelle a été remplie. Lors de son récit, je me reconnais à travers la fougue et l'ambition qui ont forgé sa carrière. Ma vie n'est certes pas aussi avancée que la sienne, mais je chéris déjà l'importance du travail acharné. Que ce soit en m'impliquant dans le gouvernement étudiant de mon collègue ou en étudiant jusqu'aux petites heures du matin, je me plais à travailler avec acharnement. Bien que Fabien soit d'une autre génération, je reconnais en lui le *workaholic* que je peux être également.

## **Bénévolat et voyages**

Fabien a toujours été un grand passionné des voyages. Ceux-ci lui ont fait découvrir les beautés d'ailleurs, mais également les injustices d'ailleurs. Alors qu'il était en voyage humanitaire au Guatemala, il a rencontré une jeune fille qui vendait des peintures dans les rues d'Antigua. En portant attention aux œuvres, il a réalisé que la jeune fille en question était dépourvue de mains. Cette dernière a tenté de lui expliquer qu'elle peint en tenant le pinceau entre ses dents. Il a rapidement compris que la jeune demoiselle n'avait d'autre choix que de gagner sa vie ainsi. Afin de lui apporter un certain réconfort, Fabien a décidé de lui offrir un cornet de crème glacée et d'encourager la jeune artiste en lui achetant quelques cartes postales.

À travers ses voyages dans des pays moins développés, Fabien a pris l'habitude de faire de bonnes actions. Il n'hésitait jamais à s'impliquer bénévolement et à aider les gens qu'il rencontrait. Alors qu'un jour il était dans un marché public de Chiangmai, en Thaïlande, il a offert à une commerçante de la prendre en photos aux côtés de ses deux jeunes enfants. La commerçante thaïlandaise s'est exaltée à la simple vue d'un appareil photo ! Fabien a donc pris gracieusement une photo de la famille puis est immédiatement allé

l'imprimer afin de la leur remettre.

Il se souvient avec nostalgie de toutes les bonnes actions qu'il a tâché d'accomplir à travers les années. Il espère avoir été en mesure de semer les graines de la joie autour de lui. Lorsqu'on lui demande s'il a un conseil à transmettre à la jeunesse québécoise, il réitère l'importance du bénévolat. Selon lui, donner à autrui est aussi bénéfique pour soi-même que pour les autres. Le bénévolat lui a toujours apporté une profonde satisfaction personnelle : celle d'avoir pu améliorer un tant soit peu le monde dans lequel nous vivions.

Fabien et moi-même sommes plutôt en accord sur ce point. Nous croyons tous les deux en l'importance de ne pas se laisser aveugler par les difficultés, souvent dérisoires, de notre quotidien. Certaines personnes, faisant parfois partie de notre entourage, sont confrontées à de bien plus grandes épreuves. J'estime personnellement que la première étape de toute action bénévole doit être l'empathie. Cette qualité permet de transposer notre réalité par celle d'autrui. Elle permet ainsi d'agir en fonction des intérêts les plus purs de ceux qui demandent notre aide.

## **Pandémie**

En ces temps de pandémie, Fabien persiste à côtoyer les enfants de sa dernière conjointe. Il tente de les soutenir au meilleur de ses capacités, et ce, depuis bien des années. Il affirme également que leur présence a toujours été un véritable bonheur à ses yeux. La grande majorité de la famille de Fabien vit outre-mer, en Italie ou en Tunisie. Les périodes de confinement et d'isolement social ont donc été d'autant plus difficiles pour lui. Il affirme que la présence des enfants de sa dernière conjointe l'a aidé à garder le moral et à réduire la solitude du quotidien. Fabien continue à ce jour à rester en étroit contact avec eux et tente de les visiter en personne le plus souvent possible.

Au-delà de la réduction des contacts sociaux, la pandémie a apporté son lot de

contraintes. L'impossibilité de voyager outre-mer a durement affecté Fabien.- Celui-ci avait pris l'habitude de partir visiter l'Asie du Sud-Est chaque année. Il adorait visiter Bangkok, ses marchés à ciel ouverts et ses sites pittoresques. Il a malheureusement été contraint de rester à Québec cet été. Malgré tout, il dit se sentir chanceux de ne pas avoir contracté le virus et espère que les choses reviendront rapidement à la normale. Il éprouve beaucoup de reconnaissance à l'égard de tous les premiers répondants. Tous ces hommes et toutes ces femmes sont ceux qui, selon lui, font une réelle différence dans cette crise d'envergure. Selon lui, il y a peu de choses plus nobles que de pouvoir ainsi aider le peuple québécois à combattre la pandémie.

Pour ma part, j'ai vécu une période d'isolement quelque peu différente de celle de Fabien. Alors que la pandémie a éclaté au Québec, j'étais en pleine session scolaire au Collège Jean-de-Brébeuf. Je me rappelle très bien la journée où les cours ont été annulés. Ce soir-là, j'ai quitté les résidences collégiales afin de retourner chez mes parents, en Estrie. Certes, j'étais content de retrouver le confort de ma maison, mais je m'inquiétais de la situation générale engendrée par cette pandémie. À ce moment, la plupart d'entre nous croyait ne rester isolés que pour une ou deux semaines. Plus les semaines passaient et plus l'isolement social commençait à peser sur le moral. À tout le moins, les cours en ligne m'ont permis de conserver une certaine connexion avec le monde réel. L'enseignement à distance m'a finalement permis de terminer ma session, bien qu'avec un mois de retard sur le cursus initial.

## **Amour et vie familiale**

Alors que Fabien vivait en Tunisie, il a rencontré la femme qui est devenue son premier amour. Cette expatriée québécoise l'a convaincu de venir au Québec avec elle. Charmé et en quête d'aventure, il a accepté cette offre. Il a marié sa copine de l'époque la même année de son arrivée au Québec, soit en 1968. Cinq ans plus tard, alors bien établi dans son nouveau pays, il a travaillé à la Ville de Québec. Même s'il occupait un emploi stable, il a entrepris des études

universitaires. Sa femme a été contrariée par cette envie de scolarisation. Elle a tenté de le convaincre de ne pas emprunter la voie des études supérieures, ce qui pourrait mettre en péril la stabilité de leur vie commune. Ne pouvant se réconcilier face à ce dilemme d'envergure, les deux partenaires ont décidé de divorcer.

C'est dans ce contexte qu'il a poursuivi sa carrière de dessinateur-rechercheur, tout en étudiant à l'Université Laval. Quelques années plus tard, il a rencontré une seconde femme avec qui il a entretenu une grande affinité. Cette femme, qui était à l'époque déjà veuve, était également la mère de deux jeunes enfants. Bien qu'il n'ait jamais été un père biologique, Fabien considère ces deux enfants comme étant les siens. Au fil des années, il s'est impliqué dans leur éducation et a incarné une figure paternelle de confiance.

Le récit de Fabien démontre à quel point il s'agit d'un homme déterminé à réussir, mais également déterminé à aider son entourage. Il s'agit d'un individu qui ne se laisse pas abattre par les embûches sur son chemin. Sur ce point, je dois avouer que j'estime pouvoir me comparer à lui. L'insatiable désir de toujours faire plus et de toujours faire mieux est quelque chose qui m'habite depuis un très jeune âge. Je suis également une personne qui accorde beaucoup d'importance à la famille ainsi qu'au rôle que j'ai à jouer au sein de celle-ci. J'espère humblement pouvoir un jour soutenir mes enfants de la même manière qu'il l'a fait avec les deux fils de son ex-compagne.

CHAPITRE VIII

**SHEILA ET ROSELYNE**

**SHEILA**

18 ANS

MONTRÉAL

Étudiante en sciences de la nature, j'ai décidé de participer à ce projet intergénérationnel sur un coup de tête, souhaitant investir mon temps dans une bonne entreprise. Je ne m'attendais pas à rencontrer quelqu'un comme Roselyne au bout du fil. Je suis ravie d'avoir été jumelée à elle et surtout honorée d'avoir pu rassembler ses anecdotes et ses histoires, qui sont à mes yeux et mes oreilles de vrais trésors. Ses témoignages et ses conseils me suivront toute la vie, j'en suis sûre.

**ROSELYNE**

62 ANS

SAINT-LAZARE

La première impression que j'ai eue de Roselyne, c'est qu'elle est formidable : j'ai réalisé dès notre première rencontre que cette femme ne se laisse ni marcher sur les pieds, ni mener en bateau. Sa force de caractère l'a rendue à peu près invincible face aux épreuves de la vie. Au fil de nos appels, j'ai découvert une personne bienveillante, charmante, dotée d'une ouverture d'esprit et d'une empathie débordante. Entre ses années d'enseignement et sa carrière d'avocate, Roselyne en a décidément vu de toutes les couleurs. Aujourd'hui retraitée, elle mène une vie paisible et agréable, quoique bien occupée, avec sa conjointe Annie.

## **École et parcours de vie**

Je suis un peu nerveuse avant de composer le numéro de Roselyne ; je ne sais pas trop à quoi m'attendre. C'est une voix intelligente et courtoise qui me répond. « J'étais juste en train de me battre contre des scarabées japonais qui

attaquent mon rosier de façon vorace ! » À mon soulagement, nous commençons à discuter aisément, tandis que le portrait de mon interlocutrice se dresse peu à peu dans mon esprit.

À 17 ans, Roselyne était déjà une jeune femme forte. Je comprends vite qu'elle n'en avait pas le choix. Étant donné sa relation précaire avec sa mère et son identité sexuelle échappant à la norme, elle s'est, en quelque sorte, sauvée à Québec, grâce à des études en enseignement, première étape d'un parcours scolaire qui a duré toute une vie.

Nous poursuivons notre conversation, tandis que je note que certaines choses ne changent pas parmi les jeunes. Lorsqu'elle avait mon âge, Roselyne ne savait pas trop ce qu'elle voulait faire de sa vie. Elle savait toutefois, comme moi, qu'elle ne voudrait jamais passer « quarante-cinq ans à faire la même chose au même endroit ». « Ça m'emmerderait trop ! » me dit-elle avec un rire.

Au bout d'une heure de discussion, j'arrive à suivre les traces des différentes étapes de son long cheminement. Après son premier baccalauréat en enseignement à l'Université Laval, Roselyne en a suivi un second en anthropologie. Puis, elle a passé sept ans auprès d'élèves aux besoins particuliers. Ces années d'enseignement ont été suivies par des études en droit, mais cette fois menées à Montréal. « C'est à 30 ans, quand j'ai commencé mes études en droit, que j'ai pu commencer ma vraie vie », me confie-t-elle à l'autre bout du fil.

J'apprends que sa carrière en droit a duré près de 23 ans, passés en majeure partie à la Confédération des syndicats nationaux (CSN). Elle souligne notamment qu'elle n'est jamais restée bien longtemps au même poste et qu'elle a d'ailleurs pris bien du plaisir à explorer diverses sortes de droit. « J'ai commencé ma carrière en enseignement et je l'ai fini en enseignement », ajoute-t-elle, me disant qu'elle a passé ses dernières années au sein de la CSN à former des militants.

J'aime le ton de fierté présent dans sa voix lorsqu'elle me fait part de ses mésaventures en tant qu'étudiante, enseignante ou avocate. Roselyne n'est décidément pas quelqu'un qui se laisse faire facilement. Elle agit selon ses convictions. Son brillant parcours ne reflète pas, aux premiers abords, toutes les difficultés auxquelles elle a dû faire face en tant que femme lesbienne vivant au Québec.

Entre l'ouverture d'esprit générale de son université, son emplacement au cœur du Village gay (à l'époque où le Village était une vraie communauté vivante) et le *nightlife* qu'offrait Montréal, Roselyne a pu enfin s'épanouir et s'afficher ouvertement. Au gré de la conversation et de ses anecdotes, j'ai bien vite compris que cela lui était auparavant tout simplement impossible. Elle n'hésite pas à me faire part de la double-vie qu'elle menait avant, m'expliquant qu'elle devait garder sa vie amoureuse privée si elle ne voulait pas perdre son emploi d'enseignante, par exemple. « Ça ne pouvait pas se savoir », me dit-elle, faisant référence à sa sexualité, « il n'y avait personne à qui en parler, on n'avait pas de modèles ni rien ». Elle devait surveiller chacune de ses paroles, et ce, en tout temps. L'entendre parler de ce mutisme imposé me touche et me désole, bien que je sois très reconnaissante de pouvoir écouter son témoignage, qui rejoint une part de mon vécu.

Notre première discussion tire tranquillement à sa fin tandis qu'elle me fait part de son plus grand regret sur le plan scolaire, celui de ne pas avoir eu l'occasion d'apprendre plus de langues. En raccrochant, j'ai déjà hâte d'entendre plus de ses histoires.

## **Technologie**

« Mes scarabées japonais sont partis ! » me dit fièrement Roselyne au début de notre second appel. Nous bavardons un peu de nos semaines respectives, de ce qui nous a tenues occupées cette fois-ci. Je lui annonce que ma rentrée scolaire est imminente, mais que le chaos règne toujours au sein de mes enseignants,

qui font face, tout comme leurs élèves, à l'inconnu. Personnellement, je me demande à quoi ressemblera ma session supposément hybride ; l'enseignement à distance, ce n'est décidément pas toujours amusant.

Au fur et à mesure de notre conversation, j'apprends que Roselyne est très *branchée*. En fait, elle me parle à l'aide de son téléphone mobile, puisqu'elle n'a même plus de ligne fixe chez elle ! Je me dis que si Roselyne n'a plus de ligne fixe, il serait peut-être temps que ma famille l'abandonne aussi...

Mon interlocutrice se débrouille donc assez bien avec la technologie, bien qu'elle et sa conjointe ne regardent plus la télévision : « C'est toujours trop négatif, trop sensationnaliste ou trop lourd. En fait, c'est une des premières décisions de couple qu'on a prises ! » Roselyne m'explique qu'avant sa retraite, elle partait travailler tôt pour rentrer tard le soir, tandis que sa copine travaillait souvent dans le Grand-Nord. Le temps qu'elles pouvaient passer ensemble, elles ne voulaient pas le passer devant la télé ou sur leurs téléphones, qu'elles utilisent « comme un dépanneur », selon les dires de Roselyne, soit seulement pour joindre leur entourage lorsqu'elles en ont besoin. Elles préfèrent lire ensemble et discuter, bref, échanger entre elles. L'entendre dire ça me fait chaud au cœur et je me dis secrètement que les choses les plus simples de la vie sont les meilleures. Par contre, si Roselyne utilise son téléphone comme un dépanneur, alors j'utilise le mien comme un buffet...

Notre conversation s'interrompt un moment lorsqu'elle aperçoit un petit oiseau-mouche devant elle. Il faut dire qu'après avoir vécu le désordre de Montréal et les inondations de l'Île-Perrot, Roselyne sait maintenant comment apprécier le calme de la campagne. Elle adore la tranquillité y régnant : « On n'entend même pas les avions passer ! Juste parfois des enfants qui jouent dehors. » Elle me dit que même les hivers sont plus agréables en campagne et je devine qu'elle est très heureuse là où elle est, que tout doit être plus beau là-bas.

## Pandémie

Voilà maintenant près de six mois que notre rythme de vie est chamboulé. Pour ma part, achever ma session de façon virtuelle a été un cauchemar. Le manque de motivation, la déprime et l'annulation de ma cote R m'ont rendue assez maussade durant un certain temps ; je ne peux imaginer la situation de bien des personnes plus isolées que moi.

Je partage mes craintes avec Roselyne, lui affirmant que je ne suis pas sûre de pouvoir supporter une session hybride (mais se présentant plutôt comme à distance). Elle me répond avec sagesse et expérience, comme d'habitude, me disant que les enseignants sont tout aussi dans l'inconnu que nous le sommes, pauvres étudiants. « Il faut se faire confiance dans la vie. Il n'y a rien qui n'arrive pour rien. Y'a des raisons pour chaque chose. Même ce que tu fais en ce moment, notre conversation, peut avoir un impact sur ton avenir. Tu ne sais pas où la vie va te mener », me dit-elle à l'autre bout du fil. Il me serait difficile de ne pas être d'accord avec elle – malgré tout, je pense que l'hiver risque d'être bien long...

Pour sa part, Roselyne m'annonce qu'elle compte former un groupe de marche avec ses copines. « On va commencer la semaine prochaine ! » Je me dis que je devrais peut-être faire de même. Après tout, l'automne commence tranquillement à s'installer, en ville comme en campagne, autant en profiter ! Le confinement hivernal s'annonce ennuyeux. Roselyne me parle d'ailleurs du début de sa quarantaine. Puisqu'elle est atteinte d'une maladie pulmonaire chronique, elle s'est décidée, au commencement de la pandémie, à rester bien sagement chez elle pendant un certain temps. Cela a été dur et contrariant au début ; il est toujours difficile de devoir se priver des gens et des activités que l'on aime. Pire encore, elle qui fait si souvent du bénévolat, ne se trouve pas vraiment en mesure de *bénévolat* en ce moment. Tout de même, elle a fini par prendre son mal en patience, se disant qu'il valait mieux passer un peu de temps chez soi que de mourir – comme elle me le dit fort littéralement. Elle

ajoute rapidement, et d'un ton fier, qu'elle n'a pas fait partie de ceux qui ont fait du pain pendant la quarantaine ! Elle a, entre autres, préféré continuer ses cours d'italien, se mettre au piano (« si seulement ma main gauche voulait s'entendre avec ma main droite... ! ») et cultiver son jardin.

Et comme pour clore le sujet, elle me dit : « Avec la pandémie, il faut faire contre mauvaise fortune, bon cœur. »

## **Souvenirs d'enfance**

Alors que j'avance dans mes appels avec Roselyne, je comprends soudainement le sens du vieil adage « il y a certaines choses qui ne changent pas ». Par exemple, lorsqu'elle était au secondaire, la marque Adidas faisait fureur – tout comme de nos jours.

Tout de même, je suis soulagée que la mode ait, après tout, un peu changé au fil des dernières décennies, surtout quand j'écoute ma correspondante parler des horribles bottes d'hiver qu'elle portait. Elles laissaient passer la neige et faisaient mouiller les pieds... Quant à son manteau – « On n'avait pas de Kanuk ou de Canada Goose nous ! On était habillés en oignons. » – on comprend qu'il s'agissait de plusieurs couches de vêtements et de pulls en grosse laine.

Il faut dire que des épisodes de grand froid, elle en a vu, Roselyne. Elle a vécu des événements qui sont pour moi un peu mythiques, notamment la crise de verglas et son vendredi noir, en 1998, mais surtout, la tempête du siècle de 1971, alors que 82 centimètres de neige ont recouvert le sud du Québec. Pour ma part, je ne verrai probablement jamais, malheureusement, une telle tempête. « Tout était fermé. Il n'y avait plus aucune circulation, sauf pour les motoneiges ». Le rideau blanc s'était abattu lors du fameux bal de la duchesse de son village, l'événement de l'année qui avait lieu, « j'imagine pour briser la morosité de l'hiver », dit-elle en riant. Tous les jeunes des environs s'étaient

réunis au même endroit pour célébrer le bal, point culminant des festivités de la semaine. Et donc, tous ces jeunes étaient restés coincés au même village. La neige s'était entassée et recouvrait les voitures ; des tunnels entiers étaient bouchés par l'avalanche ! Naturellement, la vie a dû s'arrêter pendant une semaine. J'envie les histoires de fêtes que me raconte Roselyne – au moins eux pouvaient profiter de leurs vacances en se réunissant et en « faisant le party à quinze dans un sous-sol », me dit-elle. Voilà qui est bien loin de notre pandémie actuelle !

Car, en effet, il faut dire qu'elles ne s'ennuyaient jamais vraiment beaucoup lors de ces tempêtes, elle et ses « chums de fille ». Les journées filaient rapidement lorsqu'elles les passaient dehors, à grimper sur des bancs de neige ou à marcher de chez elles jusqu'au village – une courte marche d'environ un kilomètre qu'elles s'amusaient à faire de long en large, s'arrêtant en temps normal pour une frite au casse-croûte du village. Puis, le soir venu, les jeunes se réunissaient chez quelqu'un pour chiller, un concept que nous-mêmes commençons peut-être à oublier.

Puis, 27 ans plus tard, elle a dû faire face à la crise de verglas de 1998. Le matin de la tempête, elle devait se rendre à Québec, en partant de Montréal. Son périple a commencé devant sa voiture, gelée sous deux pouces de verglas. Elle a réussi, de peine et de misère, à prendre la route sous une pluie verglaçante, qui s'est transformée en tempête de neige à la hauteur de Trois-Rivières. Mais, somme toute, elle considère avoir été chanceuse, surtout en se comparant à ceux qui avaient vraiment connu les effets dévastateurs de la crise. Elle a été choquée de voir le parc Lafontaine délabré en rentrant à Montréal.

Mais même ces deux crises ne s'apparentent pas vraiment à ce que nous vivons à travers la COVID-19 en ce moment, selon Roselyne. Toutefois, elle ne semble pas inquiète : « Ce qui doit arriver va arriver. On peut juste faire du meilleur qu'on peut ! » Et étrangement, je la trouve plus optimiste que fataliste.

## Histoire d'amour

J'aime discuter avec Roselyne. Nos appels font souvent partie des moments les plus agréables de ma semaine. Entre ses opinions bien formées sur à peu près tous les sujets qui existent et ses histoires fascinantes, je n'ai pas de quoi me plaindre. Mais par-dessus tout, j'aime l'entendre parler de ses copines, des blondes qu'elle a eues, du Village quand elle était jeune. Cela vaut plus pour moi, en termes de modèles et de représentation LGBT<sup>1</sup>, que tout ce que j'ai vu à date. Je m'imagine Roselyne et Annie, sa conjointe, en train de rénover leur solarium et j'espère avoir moi aussi un solarium à bricoler avec ma conjointe.

« Mais comment est-ce que vous vous êtes rencontrées Annie et toi ? »

Techniquement, Roselyne avait déjà vu Annie sept ans avant de la rencontrer officiellement, lors d'une de ses parties hebdomadaires de badminton. En arrivant sur le terrain, elle s'est dit en la voyant pour la première fois : « Hum ! Elle est jolie ! » Elle s'est penchée vers son amie et lui a demandé discrètement qui était cette fille auprès de Louise, une autre copine. « C'est Annie, la nouvelle blonde de Louise. » Quelle déception ! « À ce moment-là, je me suis dit « Hum ! Pas touche ! » me dit-elle en riant.

Comme l'univers est bien fait, elles se sont recroisées quelques années plus tard, au cinquantième anniversaire de l'une de leurs amies. En voyant Annie avec Louise, Roselyne s'est dit qu'elle devrait quand même aller lui parler, juste pour entendre le son de sa voix. Et tout de suite, leurs regards se sont accrochés. Or, ma correspondante devait faire attention : elle était belle et bien consciente de sa réputation de *cruiseuse*, et prenait donc soin de ne pas trop parler à Annie – qui elle, de son côté, profitait de chaque occasion pour s'en approcher. Éventuellement, à la fin de la soirée, Annie a annoncé à Roselyne que Louise et elle allaient organiser un souper d'amis au courant de l'été, et Roselyne a accepté de lui donner son numéro de téléphone.

Mais l'été a passé et Roselyne est restée sans nouvelle. Puis, un beau jour en

août, elle a finalement reçu une invitation à ce fameux souper ! Elles en ont profité pour discuter un peu, Annie envoyant des photos de sa maison pour l'aider à se repérer, vu que Roselyne souhaitait s'y rendre en motocyclette. Elle a emporté avec elle un bouquet de fleurs, s'inspirant de celles qu'elle avait vu sur les photos envoyées. En arrivant chez Louise et Annie, elle s'est rendu compte qu'il n'y avait qu'un autre couple parmi les invités ! Le souper s'est déroulé comme lors de l'anniversaire, constatant qu'elles ont plein d'atomes crochus, mais puisque les choses semblaient plutôt sérieuses entre les hôtes de la soirée (qui prévoient notamment d'acheter une maison ensemble), Roselyne ne se faisait pas d'idées.

Un jour, après en avoir parlé autour d'un café chez Roselyne, les deux amies se sont organisées pour une balade en motocyclette. Roselyne me raconte leur échange de courriel subséquent, plein de sous-entendus, pour ensuite me dire qu'à la fin de leur promenade, elle a eu droit à une vraie déclaration d'amour, en bonne et due forme.

Le 10 septembre 2020 marque les treize ans de leur rencontre et les douze années de leur mariage.

---

<sup>1</sup> Terme désignant les personnes homosexuelles (gais ou lesbiennes), bissexuelles ou transgenres.

## **Religion et féminisme**

Chacun de nos appels s'amorce de la même façon. Je commence par appeler Roselyne, qui décroche en me disant : « Oui, allo ? » Puis, j'enchaîne inévitablement avec un « Bonjour Roselyne ! » et elle me répond généralement avec un « Bonjour Sheila ! » – j'ai aussi eu droit à quelques « Salut Sheila ! » Nos conversations se développent tranquillement tandis que l'on se raconte mutuellement nos semaines en temps de COVID-19, cela se fait malheureusement assez rapidement. Cette fois, je lui parle un peu plus longtemps de mes cours, qui ont à présent débuté, et des petites choses du

quotidien qui viennent briser mon ennui : un chat qui passe devant l'écran d'un élève ; un prof qui demande de l'aide informatique à son conjoint ; des petits frères et petites sœurs qui se manifestent un peu trop fort. « Tu vis vraiment une drôle de situation. C'est une expérience sociologique intéressante. Tu as un accès privilégié à l'environnement personnel des gens, que tu n'aurais pas autrement ! » dit-elle en dénotant le manque d'anonymat qu'offrent les cours en ligne.

Roselyne sait de quoi elle parle lorsqu'elle parle de manque de vie privée et d'espace personnel. Elle vient d'un village où tous se connaissent et a grandi à une époque où la religion catholique prenait encore beaucoup de place au sein des communautés. Son père amenait sa famille à l'église chaque dimanche, qu'ils le veuillent ou non. Pour sa part, elle a toujours trouvé le curé très moralisateur. « J'avais envie de me lever dans l'église et lui dire : « Mais qu'est-ce que tu connais à tout ça ? » La même impulsion m'aurait sûrement habitée si j'avais moi aussi été forcée d'aller à l'église chaque semaine... Je ne peux imaginer me faire dire par un homme de foi que mes habits sont indécents, ou trop courts ; mais pour Roselyne et ses amies, se faire réprimander par le prêtre en passant devant l'église à cause de leurs shorts, par exemple, n'était pas un événement rare. « Ça ne se faisait pas de passer devant la maison de Dieu ainsi vêtue », m'explique-t-elle en me disant qu'elles ne prêtaient jamais bien attention à ces remarques, que d'ailleurs elles n'entendaient pas que dans la rue. En effet, à l'école, ses enseignants s'assuraient toujours que les filles portent leurs jupes – partie intégrante de l'uniforme – à une longueur adéquate. Ayant été témoin de cette scène beaucoup trop de fois, je prends bien soin de lui dire que ça, c'est une chose qui n'a pas changé.

Elle me rappelle que la lutte la plus mobilisatrice à l'époque était celle pour le féminisme (la nôtre serait celle pour l'environnement). Roselyne se souvient encore de la façon dont sa mère signait ses bulletins scolaires : *Madame Jean-Marc Tremblay*. Le mariage enlevait toute semblance d'individualité chez une femme. Et de l'autre côté, lorsque son père s'occupait de tâches ménagères ou

bien de ses enfants, il se faisait traiter de *père rose* par les autres du village. Il m'est ahurissant de penser que Roselyne a vu l'émancipation de la femme prendre place devant ses yeux – et qu'elle continue de la voir aujourd'hui. Bien qu'elle me dise que chaque époque a ses batailles, certaines me semblent plutôt être intemporelles. Des gens fermés d'esprit, elle en a rencontré tout au long de sa carrière. Pourtant, dit-elle : « Je travaillais dans un milieu avant-gardiste ! Surveillez vos arrières, les filles ! »

## Politique

En général, on dit que la politique est un sujet à éviter lorsque l'on rencontre quelqu'un. J'ai été bien contente de voir que ce vieil adage n'a pas tenu la route entre Roselyne et moi. Dès nos premiers appels, nous discutons par exemple du climat politique explosif des États-Unis, de ses prochaines élections et de l'impact de sa fameuse majorité silencieuse. Notre discussion prend aujourd'hui une tournure similaire tandis que je lui raconte la fois où, il y a quelques mois, j'ai dû expliquer à mon jeune cousin de 13 ans ce qui s'était passé le 11 septembre 2001. « Je ne sais pas si les jeunes sont très politisés de nos jours », me répond-elle à l'autre bout du fil.

Il faut dire que Roselyne a vu des mouvements politiques beaucoup plus imposants que moi au Québec. Entre les deux référendums, la montée de partis comme le Parti Québécois ou Québec Solidaire, il faut dire qu'elle en a vu plus que moi. De nos jours, beaucoup de Canadiens ne comprennent pas le Québec ou ses valeurs, comme la protection de la langue française, ce que nous déplorons toutes les deux. Malheureusement, l'issue des référendums et du souverainisme semble avoir été fixée pour de bon (ou du moins, pour l'instant) en 1995. Roselyne me dit tout simplement que « ça fait partie du processus démocratique dans lequel on vit. Dans la défaite, il faut s'incliner, mais dans la victoire il faut être humble ». On ne peut toutefois s'empêcher d'être amer de la façon dont les choses se sont passées. Elle se souvient notamment des autocollants du *oui* qu'elle arborait sur sa voiture, et du soir où elle s'est fait

suivre par un conducteur qui était visiblement pour le *non*. Aujourd'hui, elle est d'avis que si une séparation doit se produire entre les provinces canadiennes, elle proviendra plutôt de l'ouest.

Roselyne m'introduit également au concept du salut au drapeau québécois, qui a marqué tous les vendredis après-midi de son enfance à l'école primaire. À ce moment-là, tous se réunissaient et prêtaient allégeance au fleurdelisé qui se dressait devant l'assemblée scolaire. Et il n'y avait pas plus grand honneur que d'être l'écolier tenant ce drapeau ! Je ne sais honnêtement pas quoi lui répondre : « Je croyais que ce n'était qu'aux États-Unis que... » « Eh non, ma chère ! Ici aussi ! » me dit-elle, riant de ma stupeur. C'est aussi quand elle fréquentait le primaire de son village que le président américain Kennedy s'était fait assassiner ; elle me raconte que les cloches avaient soudainement commencé à sonner cette journée-là, sans qu'elle sache pourquoi. Ce n'est qu'en rentrant chez elle qu'elle a appris la nouvelle. C'est la première fois que j'entends de vive voix le témoignage de quelqu'un quant à cette journée.

Quelques années plus tard, alors qu'elle se rendait au secondaire à pied, elle croisait sans cesse des soldats qui allaient et venaient aux alentours de la centrale hydroélectrique près de chez elle, se préparant à leurs déploiements à Oka. Je suis encore une fois bien surprise, n'ayant jamais vécu de tels événements. Je peux aisément dire que la pandémie actuelle est le plus grand bouleversement que j'aie connu à ce jour – et je devrais peut-être me considérer chanceuse de ce fait. Par contre, les appels que j'ai partagés avec Roselyne font partie des moments les plus agréables de cette pandémie, et je m'en estime infiniment privilégiée.

CHAPITRE IX

# LYNA ET HÉLÈNE

**LYNA**  
18 ANS  
MONTRÉAL

## **À la recherche du temps retrouvé**

**Lyna**

En m'impliquant dans cette belle épopée intergénérationnelle, il me semble qu'au-delà de la finalité que représente ce livret, et sans rien lui enlever bien au contraire, je cherchais un trésor caché. Un trésor dont je ne jugeais que très approximativement la profondeur et la richesse renouvelée. Le trésor qu'est celui de se découvrir ou de se redécouvrir soi-même dans le miroir dynamique d'une interaction aussi exaltante de vie qu'authentique et enrichissante de sens, d'émotions, de fantaisie et d'inspirations. Je souhaite ainsi, sincèrement et très chaleureusement, remercier Hélène d'avoir accepté de partager avec moi une partie d'elle et me laisser humer la saveur du papier jauni et l'odeur des pièces de théâtre.

À la recherche du temps retrouvé, parce qu'au-delà du clin d'œil à Proust, pour qui la littérature était une madeleine qui dure, les souvenirs ont une éphémérité à la fois moelleuse de réconfort et criante d'une vérité qui berce, tant la nostalgie qu'ils évoquent que les fous rires qu'ils créent. Il me semble que réside en cela la beauté de la mémoire, certes, mais surtout celle indélébile du partage. Une tasse de thé à la main, j'ai le plaisir de vous souhaiter une merveilleuse lecture, peut-être à la recherche de votre – de notre – temps perdu ou retrouvé.

**HÉLÈNE**  
70 ANS  
MONTRÉAL

## Hélène

À l'hiver 1949, des cœurs de Laurette et d'Adrien émanait une chaleur douce, une tendresse au délicat parfum de rose. Hélène, leur fille, était née, la dernière d'une famille de quatre enfants. Eh oui ! je fais partie des baby-boomers. Après ma naissance, ma mère a dû être opérée pour la grande opération, comme on disait dans le temps pour désigner l'hystérectomie avec ablation des ovaires.

Mes parents étaient instruits. Pour l'époque, c'était rare. Ma mère était enseignante. Mon père avait un diplôme d'agronomie qu'il avait enrichi avec deux ans de génie au Collège Macdonald.

Le Québec des années 50-60, c'est l'époque de Maurice Duplessis, appelée aussi l'époque de la Grande noirceur. Les femmes d'alors n'étaient que des subalternes à leurs concitoyens de sexe opposé, si bien qu'une fois mariée, ma mère, Laurette, est devenue aux yeux de la loi madame Adrien et son métier d'enseignante a été troqué pour celui de femme au foyer. La femme était considérée comme une reproductrice, sans droits légaux, c'est-à-dire comme un enfant. C'était la réalité de la plupart des Québécoises de l'époque. D'ailleurs, c'est mon père qui a signé le consentement opératoire de ma mère. Voici les ingrédients épicés, voire piquants, qui mijotaient au sein de la société de l'époque et qui mèneront à la Révolution tranquille.

Mes parents étaient de religion catholique. Mon père était très pratiquant, ma mère beaucoup moins. Elle nous disait que la religion catholique était faite par des hommes et pour les hommes.

Mes parents valorisaient l'instruction. Ils nous ont donné la meilleure éducation possible et nos bibliothèques ne manquaient pas de livres. Ils étaient ouverts, nous discussions beaucoup à table, surtout le dimanche. La chanson *Frédéric* de Claude Léveillée, c'est nous ! Ma mère a beaucoup travaillé. Elle cuisinait très bien et elle cousait tous nos vêtements pour joindre les deux bouts. Mon père en était très reconnaissant et il nous disait qu'elle travaillait

fort pour nous. Jamais je ne l'ai entendu critiquer ses plats. Nous recevions beaucoup également, non seulement la famille, mais aussi des collègues de travail de mon père et des amis. Des personnes de tous les horizons ont fréquenté notre table et notre salon.

De ma petite enfance, je me souviens d'avoir été choyée en tant que *petite dernière* par mes parents, mes sœurs et mon frère. À cette époque, il n'y avait pas de garderie ni de maternelle. Comme je connaissais toutes mes lettres et tous mes chiffres et que je trépignais de hâte d'aller à l'école, j'ai débuté ma première année à cinq ans. À partir de ce moment-là, j'ai toujours eu deux maîtresses : ma mère à la maison et celle de l'école ! Ce sont les religieuses, les Sœurs de Saint-Anne, qui dispensaient l'enseignement dans les couvents. Le système d'éducation était privé. Je me souviens que les religieuses étaient sévères et rigides. Souvent, elles compétitionnaient entre elles, allant quelquefois jusqu'à se jalouser. Toutefois, je reconnais que nous avons reçu une très bonne éducation, livrée par des femmes très dévouées. C'est bien grâce à elles que nous avons appris à bien parler, à écrire et aussi à conserver notre langue française.

Par exemple, un cours de *bon parlé* français nous était donné. Il visait à perfectionner la diction et la prononciation. Il fallait prononcer la lettre *q* en disant *que* et non *q* (cu), nous disait-on d'un ton pincé.

Je me souviens aussi du cours de religion au primaire. Il se donnait à l'époque au moyen d'un petit livre gris intitulé *Le petit catéchisme*. « Où est Dieu ? Partout. » pouvait-on y lire.

## **Lyna**

Au primaire, j'ai connu le cours Éthique et culture religieuse qui nous amenait à nous questionner sur les différentes pratiques religieuses et sur le rôle de la religion. La multiethnicité des élèves de la classe ainsi que la composante éthique du cours auquel j'ai assisté contrastent avec le cours de religion

d'Hélène, dont la classe était composée d'élèves blancs et de confessions catholiques.

Il m'apparaît qu'il y a actuellement, au-delà d'un agnosticisme prononcé, un rejet total et tranché de la spiritualité et de la religion au Québec, et plus largement dans le monde. Mais la foi n'est pas religion et croire, ce n'est pas savoir, au contraire. J'éprouve ainsi un profond respect envers les croyances diverses qui existent, tant et aussi longtemps qu'elles sont portées par un vent partagé de respect mutuel et de partage constructif. Pour la beauté de la différence et de la diversité, en somme. Et bien qu'il s'agisse d'un sujet qu'on dit à tort chaud, puisque la chaleur n'émane pas de sujets mais de personnes, il m'a été très agréable d'en discuter avec Hélène, ce sujet nous ramenant à ce qu'il y a de plus essentiel, à ce qui est invisible à l'œil nu – comme disait Saint-Exupéry –, au sens de la vie exposant lucidement la fragilité et à la vulnérabilité partagée qui nous unit. Au fond, n'est-ce pas cela la force intérieure, d'embrasser et d'êtreindre sa vulnérabilité pour se libérer de tout ce qui habite le mystère et l'ignorance, source infinie et renouvelée de fantaisie et de peurs, de lumière et de pénombre ?

### **Hélène**

En 1960, s'est amorcée la Révolution tranquille. Monsieur Paul Gérin-Lajoie a modernisé le système d'éducation, celle-ci devenant publique, c'est-à-dire gratuite. Plusieurs baby-boomers ont alors envahi les bancs d'école. Au primaire comme au secondaire, les religieuses de moins en moins nombreuses et les laïques se côtoyaient. À l'époque, l'enseignement demeurait un métier réservé quasi exclusivement aux femmes.

À proprement parler, j'en conviens, il n'y a pas de métiers de femme ou d'homme aussi bien qu'il n'existe pas de couleur de garçon ou de fille, et comme vous sans doute, ma fibre est irritée par l'Histoire – et, à certains égards, l'actualité – patriarcales de l'humanité.

Tant au privé qu'au public, le port de l'uniforme était obligatoire. Même si les mentalités ont changé graduellement, il y a eu pendant quelques années des écoles pour filles et d'autres pour garçons. Puis, j'ai connu les écoles mixtes, mais jamais les classes mixtes. Par ailleurs, j'ai complété mon éducation en étudiant le piano pendant cinq ans. J'ai fréquenté un pensionnat durant deux ans, au bon vouloir de ma mère qui trouvait que c'était formateur.

## **Lyna**

Quittons l'espace d'un moment l'Amérique du Nord pour le soleil d'Afrique. Je suis née le 27 février 2002, de cœurs aussi tendres que le filet mignon du couscous royal, aussi généreux que le parfum que dégagent les feuilles de menthe fraîche du jardin de mon Bacidi, et d'un amour encensé par l'odeur délicate du jasmin. Je suis née entre les bras d'un pays magnifique, longeant le littoral méditerranéen, abritant les dunes dorées du Sahara à travers lesquelles ruissellent les vestiges de ruines romaines, un pays habité par les montagnes enneigées de Kabylie et par un peuple tout aussi enraciné dans une culture riche de plusieurs millénaires, l'Algérie. Celle que l'on surnommait Alger la blanche, à la mémoire des bâtisses blanchies à la chaux à l'époque ottomane (encore bien visibles à la Casbah), m'a vue grandir dans ses entrailles pendant quatre ans avant de me voir m'envoler vers des contrées éloignées pour un avenir meilleur.

Mes parents ont quitté une situation confortable, tant financièrement que culturellement et socialement. Saluant d'une main déjà nostalgique, et à la fois enthousiaste à l'idée de découverte, la chaleur de leur enfance, leur commerce florissant, le noyau familial, le confort de leurs habitudes et le réconfort de leur culture, ils ont parcouru 6 000 km outre-Atlantique en destination de la province de Québec, au Canada. Pour ma part, encore peu consciente de ce que ce voyage signifiait, je me réjouissais de pouvoir manger dans l'avion. Quel plaisir de satisfaire mon insatiable gourmandise en volant avec les oiseaux au-dessus d'un océan d'éternité et de possibilités, sous l'aile affranchie et douce de

mes parents !

Au moment d'écrire ces quelques lignes, figure devant moi une carte du monde en relief qui date sans doute d'avant l'année 1991, – il y est écrit, en larges lettres cursives, URSS et Congo belge. Au nombre de deux, mes réflexions se clarifient. D'abord, je constate que les cicatrices du temps qui bercent notre présent, consciemment ou pas, individuellement, socialement ou culturellement – les cinq à la fois peut-être aussi – attestent de la résilience. Ensuite, au même titre que la communauté scientifique s'accorde à dire que la présence de vie sur Terre résulte en un alignement précis de phénomènes sans lesquels le monde tel que nous le connaissons ne serait pas, il me semble que nos vies s'alignent pareillement. Une série d'événements, et la manière avec laquelle nous les intériorisons, forgent avec une main d'artiste la personne que nous voulons être et celle que nous sommes sans doute aussi.

Ainsi, les quelques 25 cm séparant sur cette carte les basses terres du Saint-Laurent et la wilaya d'Alger peuvent certes représenter 6 000 km, mais dans mon cœur et dans celui de mes parents, de mon frère et de ma sœur – et sans doute dans celui de tous les êtres hors de leur pays ou qui y demeurent et souffrent des départs – cela représente une distance bien plus grande, et un voyage bien plus long – mais pas moins enrichissant, ne vous méprenez pas. Bien que je ne puisse pas ici rendre la beauté et la richesse de mon pays autant que ses paradoxes et ses cicatrices, je peux exprimer mon amour pour ma double culture, une richesse décuplée par la force conjointe de deux façons d'appréhender le monde, de le vivre, de le goûter, de le sentir et d'en faire l'expérience.

### **Hélène**

Avec la Révolution tranquille, les mentalités ont changé. Libérée du carcan de la religion, la société québécoise s'est émancipée. Ma mère a emboîté le pas, ne voulant plus rester à la maison. À compter de mes neuf ans, elle a tenu un petit

commerce pendant deux ans. Elle est ensuite retournée graduellement à l'enseignement et a récupéré son prénom. Au début, mon père était réticent, mais il a vite compris qu'un revenu supplémentaire pourrait aider à améliorer la situation financière. Et moi, j'ai vite pris de l'autonomie, avec ma clef dans le cou en revenant de l'école le midi pour faire mes repas et vers 16 h 30 pour faire mes devoirs.

Les « baby-boomers » viennent de familles nombreuses. Il y avait toujours quelqu'un de disponible pour jouer dehors. Les filles jouaient à des jeux de filles, les garçons à des jeux de garçons. On allait chez l'un et chez l'autre. Pendant les vacances scolaires, j'accompagnais mon père qui visitait les agriculteurs. Là-bas, je m'amusais avec leurs enfants ou avec les chats de la ferme. L'été, quand il faisait très chaud, ma mère faisait un lunch et nous allions nous baigner à Châteauguay. Comme nous étions les seuls à posséder une voiture, on amenait les voisins avec nous. L'hiver, on pratiquait le patin à glace et la glissade et, de l'automne au printemps, le patin à roulettes. Nous partagions une bicyclette. C'était chacun son tour. Bref, nous étions souvent dehors. Nos parents, pour nous punir, nous faisaient rentrer à la maison. Aujourd'hui, les parents punissent les leurs en les obligeant à sortir. Vers 12 ou 13 ans, j'ai eu la chance d'aller aux terrains de jeux, l'ancêtre des camps de jour. On jouait. On apprenait à socialiser et à prendre soin des plus jeunes quand les moniteurs étaient surchargés. Bien que les garçons et les filles jouaient séparément, je me souviens des premiers regards furtifs et des taquineries vraiment, mais vraiment très sages.

Lorsque la pré-adolescente s'est fait sentir, j'ai commencé à rouspéter. Mon corps se transformait, avec la naissance d'une poitrine et les premières menstruations. Je suis devenue plus exigeante dans le choix de mes vêtements. Puis l'adolescence était là. Je contestais mes parents. Je critiquais mes professeurs, même si j'étais assez studieuse. Je gagnais quelques dollars en faisant du gardiennage. Je correspondais avec des jeunes d'autres pays J'avais ma *gang* d'amies. Notre plaisir, c'était d'être *in* et d'apprendre les derniers pas

de danse. À part la lecture, le cinéma et la visite de musées, je pourrais dire que la danse était l'une de mes activités préférées. C'est l'époque *yéyé*, des Beatles et des Rolling stones. Et, enfin, j'ai eu mon premier long baiser !

À 15 ans, j'avais la responsabilité entière de la maison, car ma mère se rendait au chevet de mon père alors très malade. Après deux mois d'hospitalisation pour un cancer du pancréas, il est décédé à la fin d'août 1965. La perte de mon père a sonné la fin précoce de mon adolescence. Ma mère est devenue veuve, avec deux enfants à charge et sans travail, puisqu'elle avait perdu son emploi. Plusieurs changements se sont alors amorcés dans nos vies, venant amplifier l'insécurité de ma mère et la mienne. Ma capacité d'adaptation a été sollicitée pour les cinq années suivantes. En novembre 1965, ma mère s'est trouvée un emploi à Montréal. J'ai donc quitté mon petit village pour la grande ville. Puis l'année suivante, elle s'est trouvée un autre emploi à Laval-des-Rapides. Je me suis donc retrouvée à terminer mon secondaire dans deux écoles différentes. À chaque fois, je quittais un groupe d'amies pour m'en faire un autre. J'ai commencé à fumer. La lecture, le cinéma et la danse m'intéressaient toujours, découvrant toutefois les chanteurs à textes, dont Jean Ferrat qui restera mon préféré. À cette époque, j'ai aussi découvert le ski alpin.

En septembre 1967, à 17 ½ ans, j'ai débuté mon cours d'infirmière d'une durée de trois ans. Plus tard, j'ai réalisé que j'avais ainsi quitté mon adolescence pour entrer dans l'âge adulte. À 20 ans, j'ai obtenu mon diplôme d'infirmière ; je n'étais pas encore majeure, l'âge de la majorité étant alors de 21 ans. Plusieurs de mes compagnes avaient trouvé le prince charmant et rêvaient de fonder une famille. Pour ma part, ma priorité était de quitter le nid familial. Après la mort de mon père, la relation avec ma mère était loin d'être fluide. D'ailleurs, je qualifierais la période de mes 15 à 20 ans comme la plus difficile de ma vie.

## **Parcours de vie**

## Hélène

Les années 70 ont surtout été effervescentes pour moi, comme pour tous les « babyboomers ». Nous envahissions le marché du travail. La Révolution tranquille cédait la place à la révolution sexuelle. On assistait à la naissance du mouvement féministe et voilà que ma mère reprenait son nom de fille. On assistait à la montée du nationalisme, à la crise d'Octobre, à l'instauration de l'assurance maladie et à l'essor du Parti québécois (PQ). Fini le *may I help you*. Les francophones québécois exigeaient qu'on leur parle en français dans les magasins. C'était aussi les années *peace and love*. Il y avait la guerre du Vietnam et les drogues apparaissaient sur le marché. Les manifestations étudiantes ont suivi la création des cégeps et de l'UQAM. Les pancartes affichaient « Le Québec aux Québécois ! » C'était aussi la prise de pouvoir par le PQ. Enfin, nous avons la possibilité de faire d'une province un pays ! Les « baby-boomers » voulaient changer le monde. Ils voulaient montrer à leurs parents qu'ils pouvaient faire mieux qu'eux.

En 1970-1971, ma première expérience de travail s'est passée à Matane. Une copine et moi y sommes parties pour l'aventure, mais cela a été une expérience difficile pour moi. Sur le plan du travail, l'adaptation ne s'est pas passée comme je le voulais. Sur le plan relationnel, disons que le comportement de la copine s'est avéré décevant. Malgré tout, j'ai fait la connaissance de Gaspésiens et de Gaspésiennes très intéressants. J'ai retenu de cette première expérience deux leçons de vie : d'abord qu'il est très important de bien choisir ses amis, puis d'aller voir ailleurs quand on ne se sent pas bien avec son entourage ou dans un endroit.

C'est à Montréal que j'ai continué ma pratique d'infirmière. Au cours de ces années, j'ai fait de la formation auprès de jeunes infirmières arrivant sur le marché du travail et je suis devenue, pour une période courte mais très enrichissante, présidente d'un syndicat d'infirmières. Pendant mes années de travail, j'ai vécu cinq grèves. J'ai suivi toutes les formations qui m'ont permis d'améliorer ma pratique. Tout au long de ces années, j'ai essayé d'appliquer un

conseil que mon père m'avait donné à 12 ans : « Tu peux faire le travail que tu veux, mais essaie de bien le faire afin que tes compagnons de travail ne pâtissent pas. » Curieuse et aimant apprendre, j'ai terminé mon cégep et fait un baccalauréat à l'UQAM, en sciences économiques, en même temps que je travaillais. Enfin, j'ai goûté à la retraite après 36 ans de pratique infirmière.

À différentes étapes de ma vie, j'ai toujours eu des amies et des amis qui m'ont apporté beaucoup au niveau de l'amitié, de l'échange et de l'entraide. J'ai voyagé avec certains d'entre eux. Ils m'ont permis d'évoluer et de grandir. J'espère juste que ça été réciproque pour eux.

Mais qu'en est-il de l'amour ? Bien sûr, j'ai eu plusieurs amoureux. Un vrai coup de foudre à 19 ans, suivi d'une peine d'amour. J'étais prête à laisser mes études pour le suivre en Californie. Il y a eu d'autres relations amoureuses par la suite, mais aucune n'a mené à un véritable engagement. J'ai toujours voulu me marier et avoir des enfants. Je me suis posée plein de questions sur ma destinée ou sur mon karma. Puis j'ai fini par accepter mon célibat, malgré la pression sociale et les préjugés que j'ai subis. J'ai décidé de me construire une belle vie quand j'ai réalisé que le mariage n'était pas une fin en soit, que l'on pouvait réussir sa vie autrement. Je n'ai jamais voulu élever un enfant toute seule ; je ne m'en sentais pas capable, surtout financièrement.

Ma vie s'est donc organisée autour de mon travail, d'études, de projets, tous plus stimulants les uns que les autres, d'activités créatrices – comme de suivre des cours de théâtre et de participer à des pièces –, d'activités physiques comme la randonnée pédestre et le conditionnement, de quelques défis – moi aussi, j'ai mon Saint-Jacques-de-Compostelle –, de bons repas arrosés en famille et entre amis. Comme j'étais la seule célibataire à la maison et de surcroît infirmière, j'ai été l'aidante naturelle de ma mère jusqu'à sa mort. Quelquefois, je trouvais que mon tour venait souvent. J'ai eu aussi un beau cadeau de la vie en devenant marraine. J'ai surtout eu la chance d'être née dans une famille unie et que mes sœurs et mon frère soient encore vivants.

**Lyna**

L'amour est, à mes yeux, un sentiment d'une richesse pleine et renouvelée par la multitude de formes, de décors, de lieux et de costumes qu'il peut revêtir : l'amour amical, l'amour fraternel et l'amour parental. Puis l'amour tout court. Celui qui n'est que mystère, évanescence et effervescence à la fois. Celui qui fait palpiter nos cœurs et chavirer nos perceptions. Celui qui ressemble à un nuage diffus de chaleur et de peurs. Il m'a toujours semblé très faux de stratifier ainsi les amours et je retrouve un inspirant discours dans ce qu'Hélène relate. L'amour a une valeur pure. C'est un dialogue d'âme à âme. Il est généreux et n'attend rien en retour. Et le premier qui soit, c'est celui qu'on se porte à soi-même. Non pas par égoïsme, bien au contraire, mais par un élan de générosité partagée. S'aimer soi-même pour être la meilleure personne que l'on puisse être avec les autres, et pour nous-mêmes. Imprévisible et fougueux, sensuel et tendre, la couleur de l'amour se décline en autant de teintes qu'il y a d'interactions vivantes. À mon jeune âge, il n'est encore que meringues soufflées et illusoires, et illusions sans doute.

## **Place de la personne âgée dans la société**

**Hélène**

À 70 ans, je n'avais jamais pensé que j'étais une personne âgée. Je l'ai appris lors d'une conférence de presse tenue le 14 mars 2020, en lien avec la pandémie de COVID-19 et alors qu'un confinement obligatoire a été instauré pour protéger les personnes de 70 ans et plus. Par conséquent, toutes mes activités ont dû être cessées et ma vie être réorganisée autrement. Dans les premiers temps, j'étais accrochée à la radio et à la télévision. J'avais besoin d'informations pour me sécuriser. C'était la première fois que je vivais ça, la dernière pandémie datant d'il y a 100 ans. Heureusement que j'ai connu une troisième révolution, la révolution technologique. Nantie d'un ordinateur, d'une tablette et d'un téléphone intelligent, j'ai pu consulter Internet, le Web

et les réseaux sociaux à ma guise.

Cette pause imposée m'a amenée à réfléchir sur la place de la personne âgée. Notre place dans la société ne se résume pas à continuer de payer de l'impôt jusqu'à notre mort ou à cocher un nom sur un bulletin d'élection. Tant qu'on est capable d'apprendre, de réfléchir et de réaliser des projets stimulants, on devrait pouvoir partager nos connaissances avec des enfants, des ados, des jeunes et d'autres adultes. Certains d'entre nous sont prêts à donner du temps, à aider aux devoirs, à aider certaines communautés à l'apprentissage du français et à leur raconter notre histoire. J'aimerais qu'on arrête de penser que nous sommes seulement des vieux ou des vieilles justes bonnes à jouer au bingo ou aux poches dans des résidences de personnes âgées autonomes. J'ai une amie qui a 80 ans et qui fait du théâtre en plus d'aller bercer des bébés à l'hôpital. J'ai une sœur qui monte une pièce de théâtre chaque année dans sa résidence. Quand la pandémie sera finie, je continuerai de faire du théâtre. J'irai m'inscrire à des cours à l'université du troisième âge et j'irai bercer aussi des bébés. Tant que j'aurai toute ma tête et le goût de relever des défis, et que mes petits bobos me le permettront, je répondrai PRÉSENTE à des projets intergénérationnels comme celui-ci !

**Lyna**

C'est avec beaucoup de tristesse que je vois le traitement que réserve la société québécoise actuelle aux personnes âgées. L'âge ne nous définit que très sommairement et superficiellement. Certes, l'expérience de vie s'acquiert avec le temps, et ne vous méprenez pas, je trouve en la vieillesse un magnifique bagage de connaissances, de méconnaissances, de réflexions et d'inflexions, mais avant de croire à tort que l'on saura faire mieux, prenons le temps d'écouter et de bercer, de voir et de sentir. Seulement là, saura-t-on nous rendre compte que l'histoire autant que l'Histoire ne se juge pas, elle se remercie d'être partagée.

Dès lors, la vieillesse prend un tout autre sens. Grandie de ses erreurs, de ses bons coups, de ses souvenirs et de ses cicatrices, elle me semble être un puits de sagesse, de spontanéité et d'authenticité. Certes, il ne faut pas tomber dans le piège des généralisations et ce n'est pas le propre de la vieillesse d'être sage, mais l'on dit bien « si vieillesse pouvait, si jeunesse savait ». Changeons la donne. Écoutons. Croyons. Donnons-nous les moyens de vivre dignement dans l'âge. Ayons du discernement, de la considération et du respect. Le passé est passé. Il influence le présent. Seul le présent a de l'emprise sur l'avenir. Faisons en sorte que l'avenir soit plus inclusif, plus humain. Redonnons ses lettres de noblesse à la vieillesse, qui peut se montrer si énergique et si avant-gardiste à qui sait tendre une oreille attentive et pure. Laissons-nous surprendre. Soyons fortifiés de notre passé pour créer un avenir davantage à notre image, à tous et à toutes. De tout âge, de tout horizon. J'ai espoir, un espoir que je puise dans mes racines algériennes où âge rime avec sage.

---

## **MOT DE LA FIN**

Nous y voilà enfin ! Le moment où nous refermons ces pages avec un drôle de mélange de sentiments : celui d'avoir accouché de notre œuvre comme diraient les grands écrivains de ce monde, celui d'être triste à l'idée de ne plus entendre la voix de notre ami(e) chaque semaine et celui d'être empl(i)e d'une grande fierté à partager avec vous le fruit de notre projet.

Pendant ces quelques semaines, où des décennies remplies de joies, de peines, de remises en question et d'aventures ont été évoquées, nous avons cherché et appris à nous rapprocher les uns des autres. Comme quoi, on n'a pas besoin de sortir de chez soi pour découvrir le monde et élargir nos horizons.

Ce projet se veut un hommage à la vie, à nos relations, à notre humanité. Nous espérons que nos mots vous auront donné envie de mieux connaître l'autre, qu'il soit d'une autre génération, d'un autre pays, d'une autre couleur...

---

Ce recueil est le fruit de la rencontre de deux générations vulnérables pendant la pandémie de COVID-19. Il relate les entretiens téléphoniques hebdomadaires entre neuf jeunes de 18 ans et neuf aînés qui ne se connaissaient aucunement avant ce projet. Au fil de leurs échanges, ils ont su faire connaissance et voyager au travers des propos de l'autre. Ce livre est un billet d'entrée privilégié au théâtre de leurs vies.



ISBN 978-2-9619622-0-1



9 782981 962201